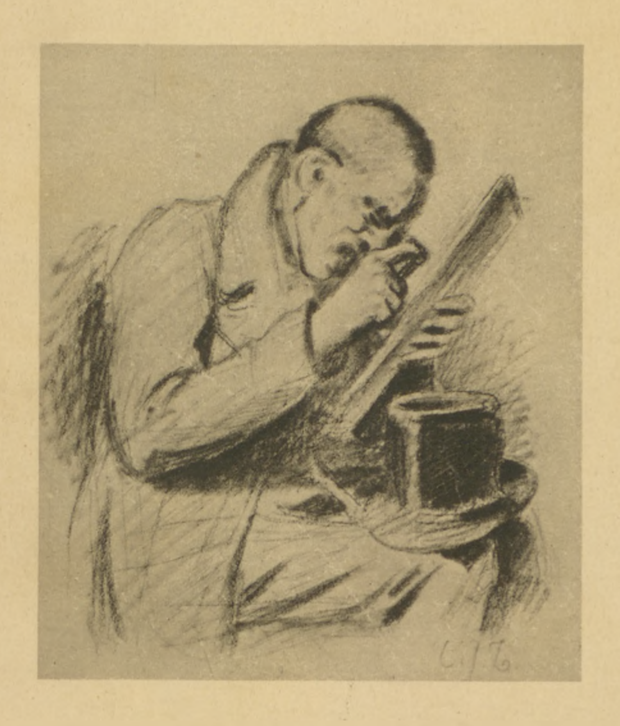
LÉO LARGUIER

de l'Académie Goncourt

L'AMATEUR DE FEMMES



ÉDITIONS ALBIN MICHEL

L'AMATEUR DE FEMMES

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

LA MAISON DU POÈTE *(épuisé)*.
LES ISOLEMENTS *(épuisé)*.
JACQUES (Mercure de France).
ORCHESTRE (Flammarion).

THÉATRE

L'HEURE DES TZIGANES (représenté au théâtre de l'Odéon).
LA LUMIÈRE DU SOIR (id.).
LES BONAPARTE (id.).

THÉOPHILE GAUTIER.
LES HEURES DÉCHIRÉES (Notes du Front).
FRANÇOIS PAIN (id.)
L'ABDICATION DE RIS-ORANGIS.
SABINE.
LES GARDIENS.
LA POUPÉE (Illustrations de Chas-Laborde).
EN COMPAGNIE DES VIEUX PEINTRES (Albin Michel).
LE DIMANCHE AVEC PAUL CÉZANNE (Briffaut).
L'APRÈS-MIDI CHEZ L'ANTIQUAIRE (id.).
GEORGES MICHEL.
LE PÈRE COROT (Firmin-Didot).
MISTRAL (Les Portiques).
LE CITOYEN JAURÈS (id.).
ROSES DE PAPIER (id.).
LE 4 SEPTEMBRE (Editions de France).
AVANT LE DÉLUGE (Grasset).
LAMARTINE (Hachette).
LE ROI SANS REINE (Arthaud).
LES OMBRES. Poèmes (Didot).
VICTOR HUGO EN VINGT IMAGES (Albin Michel).
L'AN MILLE (Albin Michel).
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, Mon Village (Plon).

A PARAITRE

VIVES-LES-ROSES.
LES TRÉSORS DE PALMYRE.



Photo Giraudon

TH. CHASSERIAU. - NYMPHE ENDORMIE (Mlle Ozy)

(Musée d'Avignon).

LÉO LARGUIER
de l'Académie Goncourt

L'AMATEUR DE FEMMES

ÉDITIONS
ALBIN MICHEL
22, rue Huyghens
PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage
50 exemplaires sur vélin d'Arches
numérotés de I a L



I

M. Amédée Rouan amateur de Tableaux



Photo Giraudon.

INGRES. - LE BAIN TURC (Détail)
(Louvre).

Un jour que M. de Balzac flânait à travers les rues, lisant les enseignes lavées par une averse de printemps et plongeant son beau regard aimanté dans une petite mercerie, une loge de portière ou un salon bourgeois dont une fille brossait les fauteuils, il fut accosté par un personnage tout de noir vêtu.

Un large crêpe cachait le poil luisant de son chapeau et son parapluie semblait en berne. Ce monsieur connaissait l'illustre auteur de la *Comédie Humaine,* mais il ne savait pas qu'on ne doit jamais aborder brusquement un grand poète au risque de le faire choir du haut de

son rêve. Il tendit, néanmoins, à l'écrivain, sa main gantée de fil sombre, comme s'il eût rencontré un notaire ou quelque rentier, et il fut dupe du geste amical de Balzac qui savait mener de front plusieurs existences, sans s'éveiller.

Funèbre comme un huissier, et s'essoufflant à suivre ce gros homme au pas ailé, il se mit à lui conter par le menu tous les malheurs qui avaient fondu sur lui depuis qu'il n'avait eu le plaisir de le voir : il avait enterré sa femme, sa belle-mère et plusieurs autres membres de sa famille.

Le maître paraissait l'écouter, mais lorsqu'il eut fini, il prit le bras de ce fantôme dolent et lui dit naturellement :

— « Revenons à la réalité... Rastignac... », et il l'entretint de quelques héros de roman plus vivants, pour lui, que le compagnon qui cheminait à son côté...

Mon vieil ami le docteur Amédée Rouan, eût été capable d'une réponse semblable.

Une femme peinte sur un bout de toile était plus réelle, à ses yeux, que sa blanchisseuse, l'épicière ou la servante qui lui préparait pourtant des fricots de chanoine prébendier.

Il me disait souvent :

— Je tourne au vieux roquentin, n'est-ce pas, à la baderne et au fossile ? eh bien, je crois que j'ai toujours eu les mêmes goûts. J'avais vingt-cinq ans en 1865, et quand je voyais sur le trottoir luisant de pluie un garçon de mon âge, suivant une lorette jouant de la croupe et soulevant sa jupe sur les gros mollets qui gonflaient ses bas blancs, je souriais.

« Il obtenait un rendez-vous pour le soir, se ruinait en vespétro et en marasquin, afin de régaler la belle qui se moquait de lui, bien qu'elle

consentît à lui accorder toutes ses faveurs et à lui offrir des trésors, comme on disait au XVIIIe siècle, qui avaient traîné partout.

« Moi, je gagnais tranquillement de mystérieuses petites rues, j'allais chez les fripiers auvergnats et les brocanteurs. J'y trouvais de belles filles qui ne me décevaient point. Elles étaient de Fragonard, de Courbet ou de Diaz. Je les aime encore, elles n'ont pas vieilli et ne m'ont jamais trompé... Oh ! je n'ai pas toujours été un saint et j'ai connu quelques demoiselles, mais pour être franc, j'ai surtout adoré la peinture... »

Le docteur Amédée Rouan avec qui je m'étais lié chez un marchand de bric-à-brac n'exerçait plus, depuis longtemps, la médecine. A vrai dire, il n'y croyait même plus guère et il en parlait avec la liberté irrespectueuse de ces vieux auteurs français qui ne se gênaient point pour dauber sur les gens d'Église, de Loi, et sur les apothicaires. Il avait l'aspect d'un petit rentier débonnaire à la fin du second empire parce qu'il s'en tenait presque aux modes de sa jeunesse, et il eût pu ressembler à l'amateur dessiné par Traviès. Ses fines bottines étaient à élastiques et cambrées comme celles qui chaussaient les officiers du colonel marquis de Gallifet; il demeurait fidèle à la redingote, à la large cravate plate

de satin noir, et en hiver, il portait un gros paletot bourru de montagnac bordé d'une mince tresse de soie.

Il possédait les plus belles cannes du monde : des joncs à pomme d'argent, à boules d'émail bleu incrusté d'étoiles d'or, à béquilles d'écaille blonde ou sanguine, signées : *Verdier*, évidemment.

Rue de Verneuil, il habitait un petit appartement au premier étage d'une maison assez délabrée et charmante. Ses fenêtres donnaient sur un jardin comme il y en a devant les guinguettes de banlieue, si désertes, en semaine, et si mélancoliques.

Une table de fer dont la peinture verte s'effaçait y recevait ainsi qu'une corbeille ou un plateau, les feuilles d'un acacia tordu qui s'était arrangé pour vivre contre un mur dont l'antique

badigeon délavé et cuit, montrait, par endroits, les plus bizarres faisandages.

Le ménage de M. Amédée Rouan était tenu par une énorme femme qu'il appelait Angèle. Athlétique et dolente, elle ressemblait à ces matrones qu'on aperçoit au seuil d'un corridor louche, dans les rues décriées. Quand il lui arrivait de sourire, on la voyait parfaitement au milieu d'un tableau de Jordaëns, dépoitraillée et décoiffée, le visage enflammé par la chaleur du fourneau, et portant à bout de bras un vaste plat sur lequel elle aurait disposé une apothéose de mangeailles : hure de marcassin couronnée de lauriers, poulardes, pâtés ou gibiers noirs. On était dupe de son aspect, car cette géante n'excellait qu'à confectionner des ragoûts légers et délicats.

Je m'en rendis compte le soir où son maître me pria à dîner.

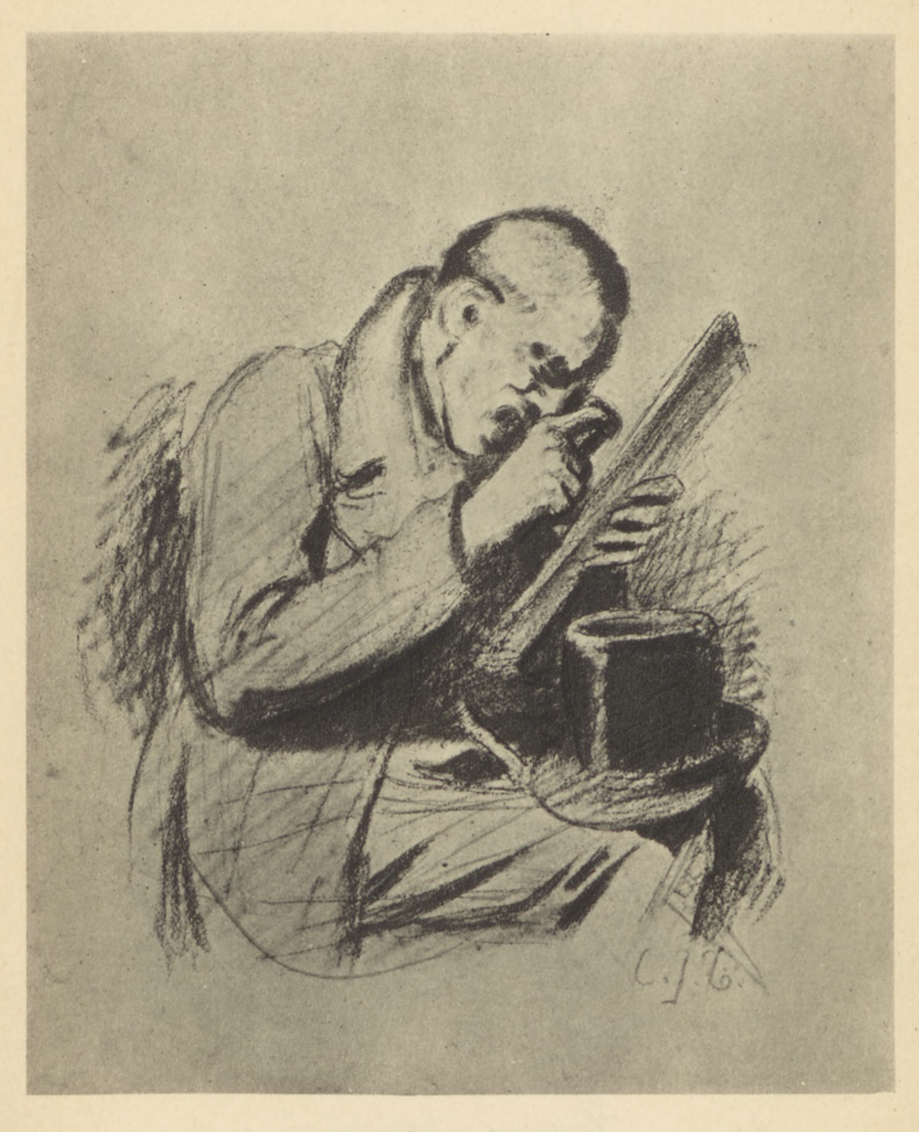
C'était un dimanche de décembre, et j'en garderai toujours le souvenir.

Depuis le matin il tombait une pluie glacée et, vers quatre heures, ma concierge sonna à ma porte et me remit une lettre. On avait écrit le mot *urgent* sur l'enveloppe.

Elle était de M. Amédée Rouan.

« Cher Monsieur et ami, disait-il, vous excuserez un vieillard maniaque, mais le vif plaisir que vous allez me faire en venant partager mon repas serait gâté si vous deviez dîner chez moi avec des chaussures mouillées. Mettez des socques ou bien apportez une paire de pantoufles, et n'oubliez point qu'on servira à sept heures... »

Je souris, mais je compris parfaitement, et comme je n'ai jamais eu de caoutchoucs, j'enveloppai dans un journal de splendides savates



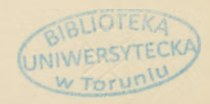
TRAVIÈS. - L'AMATEUR
(Collection Léo Larguier).

de cuir jaune brodées d'arabesques d'argent qui enthousiasmèrent mon hôte.

— Vous avez ainsi des pieds de grand vizir marocain, me dit-il, lorsqu'il m'en vit chaussé... quel temps ! La pluie n'a pas cessé d'aujourd'hui et il paraît que l'hiver sera terrible. Je lisais tantôt un article de journal qui prédisait un froid polaire. Il faudra remonter à l'an 1630, je crois, pour trouver une mauvaise saison aussi rigoureuse. Je n'ai d'ailleurs rien compris aux raisons que donnait ce prophète d'observatoire; il n'y a qu'une phrase que j'ai trouvée formidable : « l'anticyclone se déplace du Nord au Sud... »

« Cela m'a ébloui. Je me suis gargarisé avec ces mots pendant une heure.

« Dire que nous sommes là, rue de Verneuil, nous et nos petites affaires, pendant qu'évolue cet anticyclone ! »



Je lui fis remarquer que ce temps n'était guère anormal en décembre.

— Sans doute, reprit-il, mais ces choses m'impressionnent toujours. Les mots ont un pouvoir tyrannique. Tenez, lorsqu'il m'arrive de feuilleter un récit puéril, un roman historique à l'usage des jeunes gens, si je tombe sur une phrase qui commence ainsi : « les temps étaient peu sûrs... » je songe à des âges de fer, des brigands battent les campagnes où se terrent dans leurs chaumières de pauvres gens peureux, des serfs molestés ; j'aperçois des pendus aux maîtresses branches des grands arbres ; le monde, pour peu qu'il fasse mauvais temps, me devient ennemi et j'ai envie de cadenasser ma porte dès le crépuscule... Vous souriez ?...

— Non, lui répondis-je, je comprends admirablement cela et je l'éprouve comme vous, mais

nous nous évadons perpétuellement des temps où nous vivons, et, moi, je trouve que ce sont ceux-là qui ne sont pas très sûrs. La guerre dont nous sortons, les expériences communistes, les anciennes valeurs anéanties, les dieux séculaires de la vieille Europe tempérée disparus peut-être pour toujours, voilà de quoi nous émouvoir. Je me moque du péril jaune et du péril noir. Ce sont des bourdes de géographes. Les Barbares ne sont pas au dehors; ils sont ici, partout. Ils portent nos lettres, fabriquent notre pain, bâtissent des palaces, reçoivent nos sous dans l'autobus, ressemellent nos souliers, et c'est cela qui est tragique...

Angèle qui avait mis le couvert interrompit notre conversation et nous gagnâmes la salle à manger.

L'aimable repas !

Il y eut d'abord dans les vieilles assiettes décorées de roses et de coqs, un potage pareil à celui que pourrait offrir à son évêque un chanoine gourmand.

Il y en avait très peu, juste de quoi y goûter et le regretter.

Angèle apporta ensuite deux cailles au gratin farcies de leur foie haché avec des champignons, de la mie de pain trempée dans des jaunes d'œufs et des fines herbes, puis il y eut du jambon et une salade de cœurs de céleris aux truffes.

Le vin était de Vouvray et je ne vis jamais tant d'entremets et de desserts : des pets de nonne parfaits, des gâteaux bourrés de fruits glacés

ivres de rhum et de kirsch, des beignets soufflés en succulentes bulles, et des poires mûries à souhait.

Une bonne chaleur venait du poêle de faïence blanche qui était derrière moi; M. Amédée Rouan s'était excusé de garder sa douillette et sa calotte étoffée qui le faisaient ressembler à un vieux Scapin de comédie ou à un ecclésiastique.

Au dernier verre de Vouvray, et en attendant le café et la fine champagne d'une année réputée, nous allumâmes notre pipe, sans quitter la table, fastueuse avec la dentelle de sa nappe, ses cristaux, ses assiettes de gâteaux et de fruits, comme une splendide nature morte de XVIIIe siècle.

Une seule lampe posée au milieu de ce beau décor l'éclairait discrètement. Les murs de la petite pièce très encombrée demeuraient dans la pénombre, et c'est à peine si l'on distinguait

entre des faïences précieuses, les figures de quelques toiles.

Le vieillard prétendait que la table doit être le seul luxe d'une salle à manger.

Il avait raison, et, pour ma part, je n'ai jamais apprécié beaucoup cette mode bourgeoise qui veut que l'on garnisse la pièce où l'on dîne de tableaux représentant des moutons, des volailles plumées, des triangles de Brie entre un verre et un litre.

En les regardant on ne peut songer qu'à des odeurs d'étables et d'étal, à des casse-croûte de maçons et de croque-morts...

Les maisons des collectionneurs trahissent toujours leurs propriétaires et les livrent dès le seuil.

D'innombrables volumes brochés ou reliés de cuirs fauves gaufrent les murs, chargent les

meubles, s'empilent dans les coins, et vous êtes dans le « grenier du bouquinisme humain », chez un bibliophile qui dédaignerait de déplacer un seul de ses livres pour accrocher dans sa librairie une nymphe de Rubens, l'*assemblée dans un parc* du divin Watteau, ou un portrait de Goya.

Si un bidet en vieux Rouen, des assiettes de Marseille et de Strasbourg, des plats de Nevers, des saucières, des daubières et des piédouches écussonnent l'entrée, n'ayez aucun doute, vous pénétrez chez un amateur de faïences.

Sa passion est certainement exclusive et il doit tenir le bibliomane pour un pauvre maniaque innocent qui passe sa vie à réunir des boîtes à poussière et des nids à souris. Si une lampe chinoise, au plafond de l'antichambre, verse une demi-clarté mystérieuse, un jour voilé de sanc-

tuaire à des cabinets de laque, à des magots de porcelaine, ventrus comme des courges, à des bouddha plus dorés que des harengs-saurs, à des dragons et à des potiches, vous pouvez être sûr que le maître de céans est féru de curiosités extrême-orientales, et cet autre s'avère épris d'armurerie, si des épées à coquilles de fer, des arquebuses, des dagues de miséricorde, des sabres d'émir mahométan, des fusils de Kroumir, des hallebardes et des pistolets de mousquetaires brillent d'un éclat cruel sur les tentures de son salon.

On connaissait les goûts de M. Amédée Rouan dès que sa porte s'entre-bâillait.

Il ne collectionnait que des nus féminins. Les trois cents toiles qu'il avait amassées étaient sans doute de valeur inégale, mais aucune ne semblait médiocre.



Photo Giraudon.

ÉCOLE FRANÇAISE (XVI[e] S.). - JEUNE FEMME A SA TOILETTE
(Musée de Dijon).

Par exemple il y avait de tout dans sa galerie et il était fort éclectique.

Une splendide fille du Bronzino étalait entre des rideaux de pourpre son grand corps de dogaresse ou d'altesse lombarde, ses hanches, son dos et ses bras pantéliques, sa nuque robuste et grasse sur laquelle s'écroulait un chignon massif et farouche, tordu comme une queue d'étalon et tout emmêlé de torsades de perles, à côté d'une modiste de Déveria, troussée jusqu'aux aisselles dans un lit d'étudiant, ses bas blancs attachés au-dessous du genou par un ruban de velours noir, sa capote et son corset sur l'Utrecht grenat d'un fauteuil Louis-Philippe.

Une nudité mythologique du XVIIIe siècle était séparée d'une « boulangère » accroupie de Renoir par une de ces Flamandes aux bras dodus, au gros ventre et aux seins mous qui se laissaient lutiner,

sur la paille des granges, par des rustres hilares et des militaires de Philippe Wouwerman.

De froides académies exécutées sans doute dans l'atelier de David paraissaient anémiques et glacées et souffraient du voisinage de Gustave Courbet dont M. Amédée Rouan avait découvert une robuste étude de croupe et de cuisses.

— Ne me prenez point pour un pompier, me disait-il quelquefois, bien que je m'en tienne, comme les anciens, au nu et à la figure. Il n'est question, chez moi, ni de dogmes, ni de vérités d'école. N'imaginez pas que je date de l'époque classique où le paysage stylisé ne servait qu'à faire des fonds. Chacun achète ce qui lui plaît. Moi, je me distrais à former un sérail et j'estime que si beaucoup d'artistes peuvent se tirer avec honneur d'un paysage et surtout d'une nature-morte, peu nombreux sont ceux qui savent bâtir un beau torse, camper une paire de jambes nues, creuser des reins et modeler des bras de femmes.

« Cela c'est le sommet de l'ode, la cime diffi-

cile où atteignent seuls les très bons peintres. Vous qui brocantez aussi, vous savez comme moi qu'on trouve des centaines de paysages passables, des milliers de natures mortes honorables, mais qu'on met rarement la main sur un de ces beaux morceaux que je recherche... »

Il lisait à peu près tout ce qui avait trait à sa passion et je le vis s'échauffer à propos de ces Notes sur *la vie, l'art et les artistes* que publiait alors Odilon Redon.

— Je goûte assez ce petit ouvrage, me dit-il en me le désignant sur une table, mais le 14 mai 1888, Odilon Redon a écrit quelques bêtises. Vous allez comprendre pourquoi cela me touche plus particulièrement.

Il se mit à lire ce passage :

« 14 mai. — Le peintre n'est pas intellectuel lorsque, ayant peint une femme nue, elle nous

laisse dans l'esprit l'idée qu'elle va se rhabiller de suite.

« Le peintre intellectuel nous la montre dans une nudité qui nous rassure, parce qu'elle ne la cache pas ; elle la laisse ainsi, sans honte, dans un éden, pour des regards qui ne sont pas les nôtres, mais ceux d'un monde cérébral, un monde imaginaire créé par le peintre, où s'émeut et s'épand la beauté qui jamais n'engendra l'impudeur, mais défère au contraire à toute la nudité un attrait pur qui ne nous abaisse pas.

« Les femmes nues de Puvis de Chavannes ne se rhabillent point ainsi que beaucoup d'autres dans le passé, au gynécée charmant d'un Giorgione, d'un Corrège.

« Il en est une dans le *déjeuner sur l'herbe* de Manet, qui se hâtera de se revêtir après l'ennui de son malaise sur l'herbe froide,

auprès de messieurs sans idéal qui l'entourent et lui causent. Que disent-ils ? Rien de beau, je soupçonne... »

Le vieillard ferma son livre et me regarda :

— Où diable a-t-il pris cela ? dit-il. Seuls, les peintres qui ne se soucient point de l'intelligence et qui ne sont que peintres, peuvent, au contraire, camper des bonnes femmes nues qui ne songent pas à se rhabiller. Je vous montrerai, quelque jour, une longue étude où vous verrez, opposées, les grosses filles de Renoir, qui savent demeurer sans chemise, aux demoiselles de M. Degas qui ont toujours hâte de se revêtir.

« Je dis Monsieur Degas, comme on dit Monsieur Ingres. Celui-là avait pourtant une intelligence cruelle, sans lyrisme, et ses amours étaient des amours de tête. Renoir était plus peintre et moins intelligent... »

Il prit une pincée de tabac dans sa tabatière d'écaille et il continua :

— Je crois que, à part quelques grands seigneurs, Velasquez, Véronèse ou Van Dyck, les peintres n'ont le plus souvent à faire qu'à des modèles de profession. Avez-vous remarqué ceci : leur vie est sans belles aventures. Évidemment, Corot, Courbet, Millet, Degas, Renoir ou Cézanne n'ont pas dû avoir beaucoup d'admiratrices. Glabres ou barbus, ils ressemblaient à des ouvriers agricoles et à des pêcheurs à la ligne. Quand on n'est pas Delacroix, on est toujours un peu maçon...

« Songez, je vous prie aux royaux spécimens d'humanité que furent certains écrivains comparés aux peintres dont nous aimons tous deux les œuvres.

« Il en est qui ne peuvent voir M. de Chateau-

briand que décrépi et hautain, traînant ses derniers ennuis dans un appartement désert, et Lamartine, pauvre, écrivant, pour vivre, ses cahiers de littérature, un lévrier pelé à ses pieds dont il avait été si fier, et que déshonoraient des infirmités de vieillard, des bosses et des nœuds... Moi, j'aperçois Chateaubriand à soixante-dix ans, entouré de prestige et des figures de songe qu'il créa, portant dans ses bras épuisés la jeune Occitanienne qui lui offrait ses charmes de seize ans, son corps de Juliette dont il ne pouvait vouloir...

« Lamartine penche sa tête chauve de vieux lord ruiné sur un livre.

« Une heure tinte aux cartels du château dont il est l'hôte.

« Toute la nuit d'automne entre par la fenêtre ouverte sur le parc.



Photo Giraudon.

ECOLE DE FONTAINEBLEAU (XVIe S.). - DEUX DAMES AU BAIN
(Louvre).

« Les grands arbres s'égouttent après une averse et un papillon nocturne obsède la bougie...

« Il songe... Jeunesse, beauté, gloire, fortune, amours, tout ce qui enivra sa vie se mêle confusément...

« Graziella avait des plantes d'eau dans ses cheveux défaits, pareils à ceux d'Ophélie... Le marteau du tailleur de pierre sonnait sur la route de Saint-Point...

« Le perron de l'Hôtel de Ville était entouré de fusils et de drapeaux rouges, quand sa voix apaisait brusquement le lion populaire échappé des faubourgs... et cette toile de tente qui se soulevait doucement sous les cèdres, comme pour montrer au voyageur les astres d'une nuit du Liban, à l'époque où il jetait son or matériel pour s'en aller rêver en Orient !

« La pièce où il était sentait le matelas de

maïs et la cire, cette odeur des chambres d'amis qu'on ouvre rarement.

« Il lisait devant un seul flambeau d'argent, mais il se levait et marchait jusqu'à la porte, parce qu'il avait cru entendre frapper.

« Un coup de vent éteignait la bougie. En robe blanche, et ses cheveux sur ses épaules, une jeune fille apparaissait.

« Semblable à la belle Occitanienne de Chateaubriand, cette adoratrice venait vers le poète avec une farouche innocence. Ses chastes bras croisés sur sa poitrine et le visage extasié, elle venait sous l'influence d'une incantation orphique murmurée jadis par ce vieillard éperdu et respectueux qui raccompagnait jusqu'à la porte de sa chambre la blanche et pure donatrice dont il refusait l'offrande suprême...

« Voilà des images qui m'enchantent. J'adore la

peinture, mais je suis persuadé que semblables aventures n'arrivèrent jamais à un peintre.

« Corot était un brave homme, tenu en lisière, jusqu'à la cinquantaine, par M. Corot père qui avait des vertus moyennes.

« Son train était celui d'un artisan et d'un petit bourgeois.

« Il avalait, le matin, une solide bouillie dans laquelle la cuiller tenait debout, et vite aux pipettes et au chantier...

« Courbet avait du rapin et du maçon. Il faisait des plaisanteries qui tenaient de la brasserie et de la chambrée, et il n'eut que de grosses, de banales aventures dont on ne parle pas.

« Delacroix avait grand air, mais il vécut laborieux, distant et sans doute souvent malade.

« Qu'auraient fait Corot, avec son bonnet de coton, et Courbet, ce Gambrinus débraillé et

bedonnant, devant l'Occitanienne du grand vicomte et l'enfantine châtelaine du vieux Lamartine ?...

« Je crois que le bon papa Corot se serait comporté comme un vieux paysan sérieux, mais je suis moins sûr du gros Gustave... »

M. Amédée Rouan aimait et savait parler comme on ne le fait plus aujourd'hui. Il écrivait aussi, mais je l'ignorais. J'aurais dû m'en douter cependant. Il avait soutenu, à plusieurs reprises, devant moi, que la critique d'art n'avait fait aucun progrès depuis les *Salons* de Diderot.

Cet ouvrage l'enchantait.

Il en possédait une édition originale, vêtue d'un cuir qui ressemblait à celui d'un gros soulier de chasse. Le soir où il m'avait fait l'amitié de me prier à dîner, il alla le chercher dans sa bibliothèque et il le posa sur la nappe à côté de son verre et de la longue pipe de garde-française qu'il venait de fumer.

— Un joli Chardin, dit-il en souriant...

Puis il ouvrit le bouquin, chaussa ses besicles et voulut me lire l'article que Denis Diderot consacra au *Portrait de Madame Greuze.*

« Ce peintre est certainement amoureux de sa femme; et il n'a pas tort. Je l'ai bien aimée, moi, quand j'étais jeune et qu'elle s'appelait Mlle Babuti. Elle occupait une petite boutique sur le quai des Augustins; poupine, blanche et droite comme le lis, vermeille comme la rose. J'entrais avec cet air vif, ardent et fou que j'avais; et je lui disais : « Mademoiselle, les *Contes* de La Fontaine, un Pétrone, s'il vous plaît. — Monsieur, les voilà; ne vous faut-il point d'autres livres ? — Pardonnez-moi, mademoiselle; mais... — Dites toujours. — *La Religieuse en chemise.* — Fi donc ! Monsieur; est-ce qu'on a, est-ce qu'on lit de ces vilenies-là ? — Ah ! ah ! ce sont des vilenies, mademoiselle; moi, je n'en savais rien... »

« Et puis un autre jour, quand je repassais, elle souriait, et moi aussi.

« Il y avait, au Salon dernier, un *Portrait de Mme Greuze enceinte*; l'intérêt de son état arrêtait; la belle couleur et la vérité des détails vous faisait ensuite tomber les bras. Celui-ci n'est pas aussi beau; cependant l'ensemble en est gracieux; il est bien posé; l'attitude en est de volupté; ses deux mains montrent des finesses de ton qui enchantent. La gauche seulement n'est pas ensemble; elle a même un doigt cassé; cela fait peine. Le chien que la belle main caresse est un épagneul à longs poils noirs, le museau et les pattes tachetés de feu; il a les yeux plein de vie. Si vous le regardez quelque temps vous l'entendrez aboyer. La blonde dentelle qui coiffe la tête est à faire demander l'ouvrier; j'en dis autant du reste du vêtement.

« La tête a donné bien de la peine au peintre et au modèle, on le voit; et c'est déjà un grand défaut. Les passages du front sont trop jaunes; on sait bien qu'il reste aux femmes qui ont eu des enfants de ces taches-là; mais si l'on pousse l'imitation de la nature jusqu'à vouloir les rendre, il faut les affaiblir; c'est là le cas d'embellir un peu, puisqu'on le peut sans que la ressemblance en souffre. Mais comme ces accidents du visage donnent lieu à l'artiste, par leurs difficultés, de déployer son talent, il est rare qu'il s'y refuse. Ces passages ont encore un œil rougeâtre, qui est vrai, mais déplaisant. Ses lèvres sont plates. Cet air pincé de la bouche lui donne un petit air sucré. Cela est tout à fait maniéré. Si ce maniéré est dans la personne, tant pis pour la personne, le peintre et le tableau. Cette femme agace-t-elle malignement son épagneul contre

quelqu'un ? l'air malin et sucré sera moins faux, mais sera toujours choquant. Au reste, le tour de la bouche, les yeux, tous les autres détails sont à ravir; des finesses de couleur sans fin; le cou soutient la tête à merveille. Il est beau de dessin et de couleur, et va, comme il doit, s'attacher aux épaules; mais pour cette gorge, je ne saurais la regarder; et si, même à cinquante ans, je ne hais pas les gorges. Le peintre a penché sa figure en devant, et par cette attitude il semble dire au spectateur : « Voyez la gorge de ma femme. » Je la vois, monsieur Greuze. Eh bien, votre femme a la gorge molle et jaune. Si elle ressemble, tant pis encore pour vous, pour elle et pour le tableau.

« Un jour M. de la Martelière descendait de son appartement; il rencontra sur l'escalier un grand garçon qui montait à l'appartement de

Madame. Mme de la Martelière avait la plus belle tête du monde, et M. de la Martelière, regardant monter le jeune galant chez sa femme, disait entre ses dents : « Oui, oui; mais je l'attends à la cuisse. »

« Mme Greuze a la tête aussi fort belle, et rien n'empêchera M. Greuze de dire aussi quelque jour entre ses dents : « Oui, oui, mais je l'attends à la gorge. » Cela n'arrivera pas, car sa femme est sage. La couleur jaune et la mollesse de cette gorge sont de madame; mais le défaut de transparence et le mat sont de monsieur. »

— Voilà de la critique vivante, dit-il, et qui va loin... Si j'étais plus jeune... mais à mon âge, et si près d'aller au monument comment former encore des projets?... Pourtant, je crois que j'aurais apporté un peu de fantaisie et quelque

nouveauté dans un genre qui demeure pédantesque, froid et de second ordre. On ne m'eût d'ailleurs point pris au sérieux. N'y songeons plus. J'ai septante-huit ans, c'est demain Noël, et il se pourrait que je fasse, l'an prochain, le réveillon au Paradis où doivent aller tous les bons maniaques, les doux spéculatifs que sont les amateurs de tableaux, de vieux bouquins, d'estampes ou de tabatières...

Il avait ensuite plaisanté :

— Aucune hypothèse théologique ne permet de supposer que le bonheur des élus tienne uniquement dans la découverte d'un plat de Palissy, d'une intaille grecque, d'une édition *princeps* ou d'un croqueton du XVIIIe siècle qu'on frotte délicatement avec du coton imbibé d'huile de lin. Quoi que m'offre le ciel, je suis sûr que je serai déçu et que je le jugerai abominable et

vide, si, en y arrivant, je ne trouve pas un petit appartement vieillot, comme il y en a rue de Verneuil, ou rue de Seine, dans un immeuble au rez-de-chaussée occupé, d'un côté, par un fruitier, de l'autre, par un brocanteur, et si je ne peux accrocher aux murs des tableaux où je croirais reconnaître le tour de main et le faire de Fragonard, de David, de Tony Johannot, de Courbet ou de Manet.

« Les hommes mettent le bonheur dans quelques habitudes, et maintenant, veuillez m'excuser. J'ai transgressé une règle tyrannique en votre honneur. Je me couche d'ordinaire à huit heures. Il en est dix et je vous souhaite une bonne nuit... »

Il alla soulever le rideau de la croisée.

— Il pleut toujours, dit-il, mais vous êtes bien couvert, vous habitez à deux pas, et songez qu'il

est beau d'être, dans l'infini nocturne où se déplace, du Nord au Sud, l'anticyclone, un homme qui a encore de longues années à vivre et qui rentre du côté de la rue Jacob, en fumant sa pipe sous un parapluie...

« A propos, m'avez-vous apporté la *Veillée de l'Amateur d'Art* ? Montrez-moi ce morceau avant de nous quitter, je vous prie... »

Je tirai de ma poche les épreuves d'un poème que je lui avais promis et je lus :

L'amateur de tableaux rentre toujours après
Qu'a sonné l'angelus à Saint-Germain-des-Prés.
De petits boutiquiers ferment leur devanture,
Et, bon esprit nourri de Lettres, il murmure
Les vers du vieux BOILEAU *: « ... le paisible marchand*
Va revoir ses billets et compter son argent.. »
Il pleut, au ciel d'hiver ne brille aucune étoile,

Mais si, dessous son bras, il rapporte une toile
Où son œil, à travers des embus a cru voir
Les bleus italiens de Corot, *le ciel noir*
S'emplit des diamants et des vapeurs lactées
Dont juillet éblouit ses plus molles nuitées...
Le parapluie au poing, le nez dans le foulard,
N'ayant rien déniché, ce soir, l'amateur d'art
Rentre chez lui. Déjà sa rue est endormie,
Et Paris est désert et la nuit ennemie.
Son poêle est presque éteint, tout est à l'abandon.
Il se couche aussitôt et, sous son édredon,
Frais et bougon, tel le malade imaginaire,
Son lit, qu'il apprécie en vieux célibataire,
Devient un tiède port de tout vent abrité
Après ce jour d'hiver qui n'a rien apporté
Et qui sentit les chrysanthèmes et le rhume.
La bûche qui couvait brusquement se rallume,
Et, cadres anciens et baguettes alors

Effleurés de reflets brillent de tous leurs ors,
Et la chambre est couleur d'une très douce braise.
Il atteint son tabac posé sur une chaise.
Un visage taillé dans la pierre au beau grain
Du saint pays rémois ou du pays chartrain
Sourit sur la commode et peut-être s'éveille
A chaque battement de la flamme vermeille,
Et le collectionneur jubile dans son lit...
Sa paisible veillée à présent s'embellit
A regarder ainsi, recouvrant les murailles,
Ses rêves accrochés et ses chères trouvailles.
Nul dans son vieux quartier n'a plus riche maison.
Il cuve son bonheur, pensant qu'il eut raison
De rester seul avec ses songes égoïstes,
Sans autre parenté que celle des artistes.
Il n'a jamais chéri que les trésors perdus,
Le merveilleux hasard et les fruits défendus.
Il n'emporterait pas une toile du Louvre

Si quelqu'un lui disait : « voici les clefs... prends...
[ouvre,
Et choisis à ton gré dans le Salon Carré. »
Que lui fait un bijou qui n'est pas égaré
Et que peut acheter un banquier chez l'orfèvre?
La chasse, les désirs, la poursuite et sa fièvre,
Et les retours où l'on est sûr d'avoir levé
Le fabuleux gibier dont on avait rêvé,
Il ne demande pas autre chose à la vie,
Et de ce qu'il possède il a toujours envie...
Il souffle enfin sa lampe, et la pluie aux carreaux
Ecrase mille becs et gargouille aux chéneaux,
Et les toits ruisselants semblent faire naufrage.
Sans regrets puérils, sachant bien qu'à son âge,
Quand on a de ses ans doublé le cap d'argent
Et qu'on voit les cyprès de la brume émergeant,
Les lits ne sont pas faits pour être pleins de roses,
Au bruit des gouttes d'eau contre ses vitres closes



Photo Giraudon.

CONSTANTIN GUYS - FILLES
(Paris, Carnavalet).

Où la bûche en mourant plaque un reflet vermeil,
Le bon amateur d'art s'abandonne au sommeil...

— Vous devriez me faire cadeau de ce poème, dit-il, je le trouve fort beau et la Brocante n'a jamais inspiré de poète...

Je remis mes souliers qu'Angèle avait fait sécher et je prenais congé du vieillard, lorsque, dans l'antichambre où il m'accompagnait, il accrocha un gros volume qui s'ouvrit sur le tapis.

Un carton s'en échappa et je me baissai pour ramasser l'un et l'autre.

M. Amédée Rouan eut une légère exclamation.

— Ah ! par exemple, dit-il, il y a des années que je cherchais cela... Je le croyais perdu... Certains objets semblent se cacher, se jouer malicieusement de nous... On les met à l'abri, on les pose en quelque endroit où l'on est sûr de les retrouver, puis, on se retourne, et ils ont disparu à jamais. Regardez...

Je ne vis qu'un carton égratigné d'un gros trait de crayon rouge.

— Il paraît que c'est une sanguine de Watteau, m'expliqua mon hôte, et, malgré l'heure avancée, il faut que je vous conte cette histoire.

« Elle est courte et elle en vaut la peine.

« Un soir, dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac où j'allais m'asseoir et deviser presque chaque jour, je trouvai un bonhomme délabré et digne, passionné et pensif, minable et cependant plein d'allure, qui me parla de certains peintres avec une ferveur intelligente.

« Nous sortîmes de compagnie, car il m'intéressait vivement et, en le quittant, il me confia qu'il possédait d'admirables pièces et me pria de venir les voir, dès le lendemain.

« Il me donna son adresse. C'était au fond de Saint-Ouen.

« On ne sait jamais, n'est-ce pas, et je fus exact au rendez-vous.

« Sa concierge à laquelle je m'adressai était en train de fesser un gros enfant sournois qui braillait sans conviction.

« — Il m'a filouté mon vin blanc, criait-elle, ce sera un ivrogne, comme son père... Vous demandez après M. Elluini ? Un joli monsieur !... Dans la cour, le hangar à droite... »

« Des chiffonniers devaient travailler là, après leurs rafles matinales, mais le soleil crépusculaire de juillet ne transfigurait pas cette pouillerie. Il y avait, dans un coin, des tas de choses cassées, des débris de débris, des bouts de tapis qui faisaient songer à un Orient pestiféré.

« Au milieu du hangar que la concierge m'avait désigné, j'aperçus mon bonhomme.

« Il était en bras de chemise et il portait un

chapeau haut de forme, à bords plats, sur ses cheveux longs et grisonnants.

« — Veuillez entrer, Monsieur », dit-il.

« Il fit le geste de chasser d'invisibles mouches. La grange sinistre était meublée d'une caisse, d'un canapé empire encombré de hardes, et d'une voiture à bras.

« Il me remercia d'être venu et me montra, accrochés à la muraille malade, une douzaine de cadres vides.

« — Admirez, commença-t-il, la féerie des lumières mourantes... Claude Lorrain !... des couchants maritimes, des ports où s'ancrent des navires aux pavois vermeils, des escaliers de marbre sous une eau d'argent bleu, des palais aux façades cuites par les feux des plus somptueux soleils... Voici un songe gris perle de Corot. Ce n'est qu'un adorable frisson virgilien... pas-

sons... Il y a une préséance... Les dieux !... Voici un visage de Paul Rubens... le maître des apothéoses !... Ici, monsieur, je ne dirai rien. Il faudrait des mots qui n'existent pas, des mots ininventés... Est-ce de la peinture ou de la sorcellerie, de l'art ou de la cabale ?... Rembrandt van Ryn !... »

« Je le regardais à la dérobée, ayant l'impression que cet homme, qui parlait avec tant d'amour des vieux peintres, se moquait de moi.

« La concierge, qui passait dans la cour, toucha son front du bout de son index, et elle gouailla :

« — Vous voulez donc vendre vos cadres, père Elluini ? Je croyais que vous les gardiez pour le musée. C'est qu'ils en valent la peine !

« — J'ai essayé de lui faire comprendre, murmura le malheureux, mais elle ne peut pas. »

« Il ôta du mur un cadre vide, une mauvaise baguette Louis-Philippe dont l'or écaillé montrait le plâtre, et il continua :

« — On m'a offert déjà un million de ce Rembrandt, mais je ne consentirai jamais. L'alchimiste a trouvé ici la pierre philosophale, le magistère suprême, et qu'est-ce qu'un pauvre million à côté de cela ?... Vous m'approuvez, n'est-ce pas ? Du reste depuis que vous êtes ici, je sens que je possède un ami sûr, un ami qui partage tous mes goûts. C'est une chose si rare dans la vie. Permettez-moi de marquer cette minute miraculeuse et prenez, monsieur, en souvenir, cette petite chose. Ce n'est rien, sans doute, un bras de femme, à la sanguine, par Watteau... Ce n'est rien, mais le Louvre payerait cher cette feuille... »

« Il me tendit le bout de carton que vous avez ramassé tout à l'heure, et il me reconduisit céré-

monieusement jusqu'à la loge de la concierge.

« Cela me trouble encore. Personne n'a jamais parlé devant moi des peintres, de leurs œuvres avec l'amour intelligent de ce fou. Il voyait certainement ce qu'il décrivait et commentait avec tant de maîtrise. Je songeais, en l'écoutant, à cette admirable histoire de Balzac, le *Chef-d'œuvre inconnu*; je pensais à Monticelli répondant à un visiteur qui lui conseillait d'ôter de sa croisée une loque souillée où il essuyait ses couteaux et sa palette :

« — Eh ! Monsieur, ne voyez-vous pas que c'est la voile d'Hamlet entrant au port de Famagouste ? »

« Je n'ose pas jeter ce bout de papier, acheva M. Amédée Rouan, il me semble qu'il y a là une sanguine mystérieuse que je ne suis pas capable de voir. Le vieux Shakespeare dit que la beauté



Photo Giraudon.

WATTEAU. - JUGEMENT DE PARIS
(Louvre).

n'existe que dans les yeux du contemplateur, et ce pauvre diable avait certainement de hautes joies devant ses cadres vides. Il croyait à ses songes et sa part n'était pas la plus mauvaise. Nous sommes, au fond, un peu pareils à lui, et ce sont les collectionneurs qui donnent leur importance aux collections. Du point de vue de Sirius, les Rubens, les Rembrandt et les Claude Lorrain illusoires de ce fou ont autant de valeur, peut-être, que les plus belles toiles des galeries les plus riches. Chacun a son opium. Celui-ci s'enchante avec des tableaux, ceux-là s'enivrent de femmes ou de vin... Qu'est-ce que toutes ces petites choses dans l'infini ? Bonne nuit... »

Il ouvrit la porte et demeura sur le palier avec sa lampe, car le gaz était éteint.

Comme j'arrivais à la dernière marche, je l'entendis qui m'appelait.

— Mon cher ami, dit-il, oubliez les dernières paroles que j'ai prononcées... Je ne sais où j'avais la tête et j'ai blasphémé d'épouvantable, de grossière façon. Je suis persuadé que Dieu ne jugera pas de la même manière ceux qui ont aimé les cartes, l'apéritif, les gaupes ou les tableaux, et, comme il est toute justice, je suis sûr qu'il fera même la différence entre ceux qui auront admiré Delacroix ou Meissonnier, Cézanne ou Bouguereau, les bons ou les mauvais peintres...

Tout en parlant, il avait descendu l'escalier et m'ayant rejoint dans le corridor :

— Dieu, continua-t-il, ne peut aimer que la bonne peinture, puisqu'il est toute justice et toute science et je pense que les mauvais artistes et les collectionneurs sans goût ne l'approcheront pas souvent, après l'étape terrestre.

— Vous croyez, lui demandai-je qu'il y a un paradis des collectionneurs ?

— N'en doutez pas, répondit-il, et c'est dans une plaine sous le tiède et joli climat d'un septembre éternel un immense marché aux puces.

« Nous y rencontrerons tous les amateurs d'art, des cardinaux-ministres aux collectionneurs de petites ressources : Mazarin, Nicolas Foucquet, le bon abbé de Villeloin, la belle comtesse de Verrue, Crozat, M. de Julienne, M. de Lorangère, Mariette, le chevalier de la Rocque, Fontpertuis, le comte de Vence, La Live de Jully, Blondel de Gagny, Randon de Boisset, M. du Sommerard, M. La Caze, M. Sauvageot et M. Dutuit...

« Le baron Davillier nous montrera la grenade d'émail, aux grains de rubis de Benvenuto Cellini, et Benjamin Fillion ses faïences d'Oiron. Nous dînerons chez le baron Jérôme Pichon et chez

M. Basilewsky. Nous verrons M. le Seq des Tournelles, tel que nous l'avons vu, la goutte au nez, son chapeau melon enfoncé jusqu'aux oreilles, traînant par l'oreille, sur le *Sébasto* inondé, quelque grosse crémaillère qu'il venait de dénicher, ruisselant, avec son mince ruban rouge tout neuf à la boutonnière de son paletot, car la République décora seulement l'année où il mourut, ce vieillard, qui avait sauvé de la rouille et du four toute la ferronnerie française !

« Ils y seront tous. On admettra même dans d'humbles villas ceux qui collèrent des timbres sur des albums, qui collectionnèrent des cannes, des lettres d'assassins, des boutons d'uniformes et des pipes.

« Nous irons boire du très vieux rhum chez un capitaine marin qui amassa, pendant ses voyages, des milliers de coquilles, des *Scalaires* et des

Carinaires qu'on payait vers 1705, jusqu'à trois mille livres, des *Porcelaines Aurore*, des *Gloires de mer* et des *Conques de Vénus*... Vous y serez et nous habiterons certainement assez près l'un de l'autre, comme ici-bas... »

Je sais que je l'interrompis :

— Vous avez oublié un des plus fastueux collectionneurs du XIXe siècle, dis-je en souriant.

M. Amédée Rouan leva sa lampe, comme pour chercher.

— Oh ! j'en oublie plus de mille, mais quel est ce personnage souverain ?

— M. Chauchard...

Le vieillard fit la grimace.

— Ce n'était, dit-il, qu'un fanfaron de la curiosité, mais vous avez raison, et il a payé assez cher le droit d'entrer... Il sera concierge... il avait une tête de maître d'hôtel et il sera au seuil

d'une très belle loge à l'entrée de notre paradis, en habit, avec son grand cordon rouge. Ce sera un portier fort décoratif, et l'on verra derrière lui, des tableaux de Detaille, de Meissonnier et de Roybet, qu'il mettait au-dessus de tout... »

Les yeux plissés de malice, il me serra de nouveau la main, et remonta chez lui avec sa lampe.

Ce fut la dernière fois que j'entendis M. Amédée Rouan.

Obligé de fuir l'hiver de Paris, il s'en alla dans le Midi, chercher le soleil, et je ne devais plus le revoir.

J'appris sa mort par un de ses parents qui héritait de lui et qui m'envoya un petit nu romantique et un manuscrit. J'accrochai le tableautin à mon mur, et tout ceci n'est qu'une préface, trop longue sans doute, à la curieuse étude de mon vieil ami qu'on va lire de l'autre côté de cette page...

C'est le [illegible] que l'Hiver [illegible]
de l'Hiver.

[illegible]

Depuis [illegible] de ses parents qui [illegible]

[illegible] à la quinzaine (mois de mars) [illegible] de l'autre côté de cette [illegible]



Photo Giraudon.

DELACROIX. - REPOS
(Louvre).

II

Communication du Docteur Amédée Rouan
à Messieurs
de l'Académie des Beaux-Arts
et
de l'Académie de Médecine.

« Messieurs,

« Il m'a semblé curieux de faire part de mes travaux et de mes recherches à votre savante compagnie.

« Je me suis livré à une étude qui pourra sembler cocasse de prime abord, mais qui est, à mon sens, de quelque importance.

« Médecin et amateur de tableaux, j'ai appliqué mes procédés de vieux clinicien à quelques personnes du sexe qui vivent, immortalisées par les pinceaux du peintre, comme on disait au bon temps.

« Je me suis spécialisé.

« Une vie entière de labeur ne suffit point à connaître à fond une seule matière, et je suis devenu, pour parler familièrement, médecin des femmes... peintes.

« Je ne voudrais pas vous égarer... Je ne guéris pas les toiles qui ont souffert, et je ne viens pas vous livrer le procédé qui permettrait de ressusciter les figures à demi effacées.

« C'est affaire aux restaurateurs dont le moins qu'on puisse en dire est qu'ils devraient être traduits devant de sévères tribunaux, et, pour la plupart, emprisonnés, car on se demande comment nous pouvons encore admirer un ouvrage des anciens maîtres après tant de rentoilages, de marouflages, de nettoyages, de vernissages et de repeints.

« En 1857, Horace de Vieil-Castel qui était, je

crois, secrétaire général du Louvre sous la direction de M. de Nieuwerkerke, le surintendant des Beaux-Arts, écrivait à propos de certaines œuvres de RUBENS, confiées à un nommé Godefroid.

« Je viens de visiter les tableaux de Rubens « (galerie Médicis), que Godefroid restaure en ce « moment, et je sors de son atelier, l'âme na- « vrée de ce que j'ai vu. Godefroid est ivre les « trois quarts du temps, il a la main rude et des « procédés brutaux; pour dévernir et nettoyer les « tableaux, il emploie une grosse éponge et de « l'alcali. Les demi-teintes, le modelé, la finesse « disparaissent, les contours se perdent, et alors « il s'en donne à cœur joie, le barbare, de re- « peindre, retouchailler, refaire du RUBENS... Les « mains, si belles, de Marie de Médicis, dans le « tableau de l'*Accouchement*, sont perdues. Je

« sais que Godefroid compte les refaire, mais je « préfère l'œuvre de RUBENS... »

« Les restaurateurs sont parmi les criminels les plus redoutables.

« Un ami, qui n'est pas un plaisantin, m'a conté qu'il prit, un jour, fantaisie à un membre de l'Institut, mort bien entendu depuis longtemps, et qui touchait de près aux musées nationaux, de faire lessiver, lui aussi, quelques RUBENS.

« La lessive fut si énergique que deux figures n'y résistèrent point.

« Deux grandes nymphes vermeilles et charnues s'évanouirent, s'en allèrent pour toujours, et, sous leurs beaux corps sanguins, on trouva, je crois, un couple de lévriers, primitivement peints par le maître d'Anvers.

« Ce fut une catastrophe dont on ne parla

guère, mais afin que tout ne fût pas perdu et par respect pour cette couleur illustre, on recueillit ce qui dégoulinait des toiles dans de petites fioles auxquelles — je ne ris pas — on colla des étiquettes portant cette inscription fabuleuse : *Jus Rubens !*

« Il est délicat et dangereux de toucher aux tableaux, on risque de faire venir le curé.

« Cette expression n'est sans doute pas très courante et je dois l'expliquer.

« Un jour, j'avais acheté une toile charmante qui devait dater de 1830. Au bord d'un ruisseau, une femme se déshabillait, et ce tableautin était traité de la façon la plus spirituelle qui soit.

« Je frottai trop fort et sous la jolie fille que j'effaçai, je fus effaré de voir une tête d'ecclésiastique.

« On avait simplement utilisé un vieux

châssis pour y peindre la baigneuse qui s'était évanouie en sentant l'alcool à 90°.

« C'est là ce que j'appelle — sauf votre respect, — *faire venir le curé*. Le restaurateur dont le nom me brûle les lèvres, avait, révérence parler, fait venir le chien...



Photo Hanfstaengl.

PIERRE-PAUL RUBENS. - LA TOILETTE DE VÉNUS
(Vienne-Liechtenstein).

« Ne comptez pas sur moi pour guérir de l'affection cutanée qui le ravage, le *Cherubini*, de M. INGRES qui est au Louvre. Je n'ai pas de pommades pour les dermatoses qui s'attaquent aux visages de certains portraits, pour les dartres, les eczémas et les squames farineuses ou furfuracées qui les déshonorent et menacent de les détruire.

« Les remèdes employés sont d'ailleurs pires que le mal.

« Mes recherches ne portent point sur d'inattaquables vernis et de bienfaisantes huiles, je me suis seulement livré à quelques auscultations, j'ai traité, comme des clientes, les femmes de TITIEN et de TINTORET, de REMBRANDT,

de RUBENS, de VAN OSTADE, de FRAGONARD; celles de GOYA, de JEAN-FRANÇOIS MILLET, de COURBET, de COROT, de MANET, de RENOIR, de DEGAS, de LAUTREC et de quelques autres.

« J'admire profondément CHARLES BAUDELAIRE, mais je veux tout de même avouer que les quatrains des « *Phares* », consacrés à quelques peintres ne m'enchantent pas tous.

« L'immense Poète a décrété que quiconque pouvait aimer une belle femme blonde et grasse n'était qu'un cosaque nourri de saindoux et de suif.

« Il chérissait seulement les créatures efflanquées, il exigeait une peau bistrée, des seins ravagés, médaillés de bronze, des crins bleus, une élégante maigreur, d'âpres faisandages.

« Je pense que le gastronome qui vanterait exclusivement les gibiers noirs et les venaisons, en méprisant les poulardes et les robustes et sai-

gnants filets de bœuf, aurait un goût singulier et serait loin d'être complet. Je n'oserai jamais certes, médire de BAUDELAIRE, mais il est permis à un amateur de peinture de ne pas tenir toutes les strophes des « *Phares* » pour des versets d'Évangile, sans pour cela faire le procès des vers uniques illuminant, astres et flambeaux, tout cet admirable et douloureux poème...

« Voici RUBENS... on peut aimer sur cet « *oreiller de chair fraîche* », et le maître d'Anvers est, à mon jugement, un formidable lyrique. Il est à son aise, naturellement, aux sommets de l'Ode, et les vers viennent d'eux-mêmes et montent à fleur d'encre dès qu'il s'agit de lui :

Ambroisie et jambons, faste et santé... RUBENS!...
Humanité robuste exempte de misère,
Magnifiques climats et lumineux édens,
Épanouissement joyeux de la matière !

On marche entre des corps vautrés dans des mois-
[sons...
Triomphes de la chair, gloires, apothéoses...

Larges torses jaillis des velours brabançons,
Frais visages casqués de maïs et de roses.

Bras vermeils n'accueillant que de fortes amours
De radieux héros pareils à des statues...
Voiles jaunes et bleus se soulevant toujours
Sur des cuisses de neige et sur des croupes nues...

***

« La santé des femmes de RUBENS rejoint les puretés immatérielles dont parlent certains théologiens. Elles donnent l'impression de ne sentir le poids d'aucun organe, tant elles sont bien portantes.

« Musclées et grasses, unissant les fraîcheurs ingénues d'une petite fille à la robustesse épa-

nouie des déesses, rien ne les afflige. Elles échappent au clinicien, elles respirent, courent, jouent, dorment, selon le rythme des harmonies supérieures et elles sont sans mystère et divines à force de naturel.

« J'écrivais, mon chapeau sur la tête à cause d'un rhume, mais je l'ôte puisque je dois parler de REMBRANDT.

« ALGAR — ALGASTNA — AMRTET — ADAM — TE — DAGIRAM. »

« La formule cabalistique, la magique inscription s'allume, sulfureuse et phosphorescente, devant la croisée où le *savant juif*, revêtu du taleb liturgique, médite sur de gros livres aux reliures de cuir, et REMBRANDT l'ayant prononcée, il lui a été donné de voir au delà du mur humain et de l'être.

« Sensuel, il n'a jamais pris garde aux corps



Photo Hanfstaengl

REMBRANDT VAN RIJN. - DANAÉ
(Leningrad)

qu'il peignait, et Andries Pels lui en fit grief.

« Lorsqu'il devait peindre une femme nue, « dit-il, il ne choisissait pas pour modèle la « Vénus grecque, mais une blanchisseuse ou une « grosse ouvrière dans une grange, appelant son « erreur « l'imitation de la nature » et tenant le « reste pour vains ornements. Oui ! des seins « flasques, des mains déformées, voire les plis du « corsage autour des reins et ceux des jarretières « sur la jambe, il copia tout, afin que la nature « fût satisfaite... »

« Andries Pels ne comprenait point que ce grand voluptueux ne pouvait aimer que sa propre ivresse.

« On connaît les femmes qui lui servirent de modèles. A-t-on besoin d'ausculter l'*Hydropique* de GÉRARD DOU pour savoir de quoi elle souffre ?

« Voici Saskia van Hulenburg, la jeune femme que REMBRANDT épousa le 22 juin 1634. Le Maître en a fait une Danaé, nue, sur un lit aux courtines de velours. Elle n'est pas belle et elle est enceinte. Son ventre est lourd, sa gorge molle. Malgré ses blondeurs de jeune frisonne, sa figure dolente et la matité de son teint surprennent. On la devine déjà minée par le mal qui doit l'emporter bientôt... Elle est phtisique...

« Voici encore Hendrickje Stoffels, la servante avec qui REMBRANDT vécut, après la mort de Saskia.

« Elle est, elle aussi, aux premiers mois de sa grossesse; des cernes mettent leurs noirceurs veloutées et bleuâtres aux pointes des seins de la *Bethsabée* qu'elle posa.

« Malgré tant de vérité, le diagnostic n'est pas facile à porter, car le fabuleux alchimiste, le pro-

fond sorcier que fut REMBRANDT a des coins d'ombre et des rousseurs d'ambre et d'or qui font songer à des maladies de ghetto oriental, et, sous les savants glacis et les vernis mystérieux, il semble que l'on pourrait trouver ces traces blanches, ces pâleurs d'argent qui subsistent après des boutons de peste et des escares...

« ADRIEN VAN OSTADE, TENIERS, BREUGHEL LE DRÔLE... Des commères massives qui bâfrent à faire éclater leur bedaine.

« Ces peintres ne montrent que les jambes lourdes de leurs villageoises qui se laissent trousser dans les greniers et les granges, les bois et les courtils. Ils ne les déshabillent jamais. Ce serait effrayant, cette kermesse de femmes canon, de charcutières, de cent kilogs, de dondons mafflues, de cuisinières obèses, affligées de dégénérescence graisseuse et, sans doute, de varices et de maladies de vessie, puisqu'on en trouve toujours quelques-unes accroupies dans un coin, à l'écart de la fête où des enfants croquent des rillons au lieu de berlingots, et où l'on n'aperçoit nulle svelte silhouette de jeune fille...

. . . .
. . . .
. . . .

(Quelques feuillets manquent au manuscrit de M. Amédée Rouan, d'autres sont raturés et illisibles. Dans ces derniers c'est à peine si j'ai pu chiffrer, en lettres capitales, les noms de WATTEAU, de FRAGONARD, de GOYA et de DELACROIX.)

. . . .
. . . .
. . . .

« Il existe une lettre de Jean-François MILLET datée de 1860 où il décrit sa *Femme venant puiser de l'eau*. On peut en citer un passage :

« ...J'ai tâché de faire que ce ne soit ni une « porteuse d'eau, ni même une servante, mais la « femme qui vient puiser de l'eau pour l'usage « de sa maison et pour faire la soupe à son mari « et à ses enfants; qu'elle ait bien l'air de n'en « porter ni plus ni moins lourd que le poids des « seaux pleins; qu'au travers de l'espèce de gri- « mace qui est comme forcée, à cause du poids « qui lui tire les bras et du clignement d'yeux « que lui fait faire la lumière, on devine sur son « visage un air de rustique bonté.

« J'ai évité, comme toujours, avec une espèce

« d'horreur ce qui pourrait regarder vers le sen-
« timental; j'ai voulu, au contraire, qu'elle
accomplisse avec simplicité et bonhomie, et
« sans le considérer comme une corvée, un acte
« qui est, avec les autres travaux de ménage, un
« travail de tous les jours et l'habitude de sa vie.
« Je voudrais aussi qu'on imaginât la fraîcheur
« du puits et que son air d'ancienneté fît bien
« voir que beaucoup, avant elle, y sont venus
« puiser de l'eau... »

« Ce n'est pas mal, mais c'est là du prêchi-prêcha, de la littérature de peintre, et les artistes qui ont fait des commentaires autour de leurs œuvres ne nous renseignent guère.

« Je n'ai pas eu besoin de déshabiller les paysannes de Jean-François MILLET.

« D'ailleurs elles ne se plaignent jamais et elles ne portent pas au médecin les pièces

d'argent qu'elles gardent dans un bas de laine.

« Nutrition insuffisante. Trop de soupes, trop de pommes de terre, une déplorable hygiène, et le grand air et les travaux au soleil qui dessèchent et culottent la peau.

« Les bonnes gens qui se recueillent dans l'*Angélus* ne sont pas des vieillards. On les a connus. La femme était une nommée Adèle Marier, servante de son état, et le paysan qui lui fait vis-à-vis dans cette plaine de Chailly était un homme de peine, un ouvrier agricole de Barbizon, le père Mignot.

« La femme n'a certainement pas dépassé la cinquantaine, mais elle était déjà usée à trente ans, et elle a le caraco et la jupe d'une serve du XIIIe siècle. Les croquantes de MILLET se sont levées le lendemain de leurs couches pour aller



Photo Pamard.

J.-B. MILLET. - LE RETOUR DES CHAMPS

laver leur linge au ruisseau, elles ont trop traîné des brouettes désolées dont leurs mains noueuses, déformées et grises ont poli les brancards. Elles sont sujettes à une décalcification rapide. Leur dentition est lamentable, leur système pileux est pauvre. Il leur faudrait plus de viande et moins de lard, un peu de vin au lieu de piquette, et des bains dans la rivière où elles ont rincé trop de lessives et où elles n'ont jamais songé à se tremper.

« Les belles filles de COURBET n'ont pas les bras couleur de brouette ou de pommes de terre.

« Certes, ce ne sont pas des duchesses, et elles vont laver leur linge sous les saules, mais, si le courant emporte un gros bas ou un mouchoir, elles ôtent leur chemise en un tour de main et n'hésitent pas à aller le repêcher.

« Le soleil tamisé par les branches jette alors des pièces d'or qui leur dansent sur le dos.

« Ah ! celles-là n'ont pas de chicots dans la bouche, ni les seins ravagés, ni le râble triste ! Si elles se lèvent à l'aube ce n'est point pour aller biner, sarcler, ramasser de l'herbe ou écouter l'Angélus. Elles n'iraient à l'église que si elles

se mariaient ou si elles étaient marraines, à un baptême, et ce ne sont pas les écuelles de soupe avalées sur le seuil de la porte qui leur ont fait ce teint frais et ces croupes généreuses. Elles sont rustaudes mais à leur aise. Elles mangent les œufs de leurs poules et leurs canards, ne lésinent pas, et, si elles vont au marché voisin, le gars Gustave leur offre un bon repas à la meilleure auberge où l'on sait accommoder les truites de la Loue et où l'on se régale de ce vin jaune qu'on ne boit qu'à Ornans.

« Pendant ce temps, les mères MILLET tirent la corde qui les attache à un veau têtu, ou bien elles déjeunent d'un quignon et d'un trognon, vont boire un coup d'eau à la fontaine publique, discutant âprement, pour un liard, avec les mères DAUBIGNY ou les mères THÉODORE ROUSSEAU qui leur ressemblent un peu et qui

savent elles aussi ce que pèse un fagot et ce que vaut un sou.

« J'ai examiné les filles de COURBET avec plaisir.

« *Pour être médecin, on n'en est pas moins*
[*homme.* »

« Leur chair est d'une fermeté remarquable, leurs dents sont saines et cassent sans peine des noisettes; leurs cheveux sont abondants et bien plantés. Leur tension artérielle est normale, leur système nerveux est d'une étonnante placidité.

« Je crains seulement pour elles l'obésité et le diabète...

« Nous touchons à la bourgeoisie moyenne avec COROT.

« La *Dame en bleu* du Louvre que j'ai attentivement auscultée porta de la flanelle sur la peau jusqu'à son mariage.

« Elle s'en défit ce jour-là et y gagna un rhume. Si elle n'a pas la santé insolente des Franc-Comtoises dont je m'occupais tantôt, elle est tout de même robuste.

« On la couva peut-être un peu, comme on dit, on l'éleva dans le coton, et, jusqu'à sa quinzième année, elle inspira quelques inquiétudes à ses parents.

« Elle montait trop vite, elle avait les coudes pointus et le teint pâle. On lui donna du jus de

viande, du quinquina, et elle était encore très svelte quand elle se maria.

« Depuis la naissance de son premier enfant, elle a les bras ronds et le corsage plein. Elle doit se surveiller car elle s'empâterait facilement. Elle aime le lièvre en terrine, les vol-au-vent bourrés de ris de veau et de champignons de Paris, le foie gras, le chocolat onctueux, les crèmes, le Saint-Honoré et l'orgeat.

« Les eaux de Bagnoles-de-l'Orne ont fait disparaître un commencement d'enflure à son mollet droit, et le thermomètre ne dépasse pas 36°8, dans la touffe acajou qui frise honnêtement sous son bras gauche dont le gras porte les trois marques du vaccin, disposées comme des étoiles sur la manche d'un divisionnaire...

« Je dois avouer que les modèles d'ALFRED STEVENS m'ont donné quelque peine.

« Elles ont cet héroïsme des élégantes toujours prêtes à sortir ou à recevoir, et le goût sans défaillance de la parure et de la toilette participe de la philosophie stoïcienne. Il est difficile de surprendre en négligé les femmes de ce peintre.

« On est souvent dérouté par des dames huppées aperçues dans les cafés et les brasseries qui illuminent la nuit, de Montmartre aux Boulevards.

« Pour l'observateur perspicace, elles portent évidemment la tache de Babylone, mais elles sont si séduisantes, si triomphantes, de sept heures du soir à minuit, qu'on ne songe pas à leurs misères cachées.

» Elles vous frôlent au promenoir du *music-hall,* comme on dit à présent; leurs corsages écaillés de strass offrent leurs seins.

« Une grande brune lève ses bras pantéliques et ambrés pour arranger son chapeau, et l'on aperçoit le creux sauvage et sombre de ses aisselles.

« La salle baigne dans une chaude atmosphère trouble et sous-marine, tandis que des lumières changeantes égratignent, balayent, incendient la scène. Les belles promeneuses dont on n'aperçoit que le buste semblent flotter comme des sirènes; des courants mystérieux, tièdes et chargés de parfums les apportent. Elles glissent à côté de vous, disparaissent, reviennent, avec la tentation de leurs œillades, la chaude neige de leurs épaules et de leur gorge.

« Le désir et la nuit les divinisent, et qui



Photo Giraudon.

COROT. - LA FEMME EN BLEU
(Louvre)

souhaite n'en conserver qu'un souvenir ébloui doit se garder de les suivre.

« Elles habitent un garni rue La Bruyère, rue des Martyrs ou rue Notre-Dame-de-Lorette, et ces brillants papillons nocturnes redeviennent chenilles à leur réveil.

« Elles ressemblent à des reines dépossédées, et ceux qui en rêvaient aux lumières ne les reconnaîtraient pas à onze heures du matin.

« En cheveux et en peignoirs, elles vont acheter des radis, des pieds de porc pannés à la Sainte-Menehould, des charcuteries, des cornichons et de la salade.

« Elles déjeunent sur un guéridon où l'on voit une boîte à poudre de riz, un pot de crème, une houppe et un fer à friser. Puis, leur après-midi se traîne en pantoufles, dans leur chambre défaite et parfumée. Elles font des réussites, écrivent des

lettres anonymes, boivent de la chartreuse avec leur bonne et attendent le coiffeur et le crépuscule qui doivent les transfigurer.

« On n'a pas besoin du marc de café auquel elles croient pour leur prédire la bonne et la mauvaise aventure. Le diagnostic est facile.



« A moins d'être l'amant ou le mari des femmes de STEVENS, on ne les surprend jamais.

« Ce sont des bourgeoises cossues et l'on n'entre pas dans leur cabinet de toilette.

« Elles ne reçoivent que leurs intimes dans le salon où elles paraissent isolées, inabordables, au milieu des quinze mètres de taffetas ou de soie froncée de leur jupe à crinoline. Malgré leurs belles épaules nues et les bras ronds qu'elles

montrent, elles sont secrètes et personne jamais n'a vu leurs pieds.

« Elles ont toutes ce dos de camélia blanc, velouté comme une pêche, le dos incomparable de l'Impératrice Eugénie à quarante ans, mais je suis persuadé que leurs jambes sont lourdes parce qu'elles dînent comme on pouvait dîner aux environs de 1860, et qu'elles ne font pas assez d'exercice.

« Leur vie est entre une commode laquée, un canapé et une cheminée qu'éclairent des lampes à globes dépolis. Quand elles sortent, il y a un coupé capitonné à leur porte.

« A la façon dont elles descendent de voiture, je leur conseillerais les eaux de Bagnoles-de-l'Orne et je craindrais pour elles ces malaises dont souffraient les jolies commerçantes trop sédentaires : modistes, bijoutières ou parfumeuses,

habitant passage des Panoramas ou passage Véro-Dodat, et qui, ne sortant que le soir pour aller chez Véfour, aux Variétés ou à l'Opéra de la rue Le Pelletier, ne connaissaient pas les matins du boulevard Montmartre où l'on sentait, un peu avant midi, le bitume, l'absinthe, le gant beurre frais, le vermouth, le rognon-brochette et le londrès...



« Odeur du boulevard Montmartre et du Second Empire, parfums, désirs, femmes de l'époque bénie où j'avais vingt ans, vous tenez pour moi dans une petite toile de STEVENS.

« 1865 !... L'air qu'on respirait en France pendant ces dernières années de la « fête impériale » était charmant.

« Nos soldats vainqueurs étalaient de beaux uniformes et on n'avait pas encore renvoyé dans leurs foyers les héros de Magenta et de Solférino.

« Les hautes fenêtres des Tuileries et de Compiègne étaient illuminées; le marquis de Gallifet, costumé en coq, faisait valser Mme de Metternich dans ses oripeaux de bohémienne, des hardes violentes de zingara; le duc de Morny, arbitre souverain des élégances, présidait les séances du Corps Législatif comme s'il eût été au Jockey-Club; Napoléon III, morne, avec ses grosses moustaches cirées et ses yeux toujours embués de larmes, fumait sa cigarette, tandis que Mlle Schneider détaillait des couplets d'Offenbach. Les filles de Constantin Guys faisaient le trottoir, près des Variétés.

« On soupait à la *Maison Dorée*, au *café Anglais* et chez Tortoni,

« Le duc de Gramont-Caderousse traitait des amis au *Grand* 16.

« Quatre princes : Paul Demidof, d'Arenberg, Galitzine et Citron; des princesses : Caroline Hassé, Adèle, Marguerite Bellanger... L'escalier au tapis rouge sentait les truffes, le homard et la *Veuve Cliquot*.

« Les équipages de la Païva et de Cora Pearl croisaient, au Bois de Boulogne, les calèches des souverains de passage... Anna Deslion conduisait elle-même des pur sang de mylord qui enlevaient un cabriolet où, parmi des camélias, cette Barruci, qui fut si belle et si bête, ne songeait à rien... Un maître d'hôtel passait les filets de sole aux convives du dîner Magny. Il y avait Ernest Renan, avec son masque lourd de chanoine, Sainte-Beuve qui abritait sa calvitie sous une calotte de curé; Paul de Saint-Victor, insup-

portable, le visage crispé; M. Taine; Flaubert qui avait eu des furoncles; le docteur Veynes, Berthelot, Théophile Gautier qui récitait des quatrains d'Omar Kayam et qui accusait le classicisme des pires méfaits...

« Aurélien Scholl faisait des mots au *Figaro*... M. Alexandre Dumas fils qui allait dîner chez la princesse Mathilde s'habillait. Il avait une tête boucanée et frisée de corsaire devenu ministre de la *Marine*. Un pantalon était jeté au dos d'un fauteuil de satin rouge, un gant blanc pendait hors d'un chapeau haut de forme ainsi qu'un grand lys flétri au bord d'un vase noir; des cartes de visite s'éparpillaient entre une boîte de cigares et un cabaret à liqueurs. Une terre cuite de Carpeaux décorait la cheminée de marbre rouge, et, entre le buste et les flambeaux, il y avait quelques portraits de dames et de demoiselles aux

camélias, et encore des cartes de visite, des cigares, des gants blancs et des photographies de Nadar...

« Les bals costumés battaient leur plein sous le lustre de l'Opéra; on dansait le cancan à Mabille, à la Grande-Chaumière et à la Closerie des Genêts.

« Léon Gambetta essayait sur des amis de café et des grisettes du quartier Latin ce tonnerre qui devait épouvanter l'Empire libéral et qui avait l'accent de Cahors.

« 1865 !... MM. de Goncourt publiaient leur fascicule : HONORÉ FRAGONARD, et, rue Laffitte, on voyait, exposées derrière les glaces d'une vitrine, de formidables aquarelles de DAUMIER.

« Le comte de Nieuwerkerke était surintendant des Beaux-Arts; il y avait des chevalets de peintres dans toutes les clairières de Fontainebleau, à



Photo Giraudon.

A. STEVENS. - LA BAIGNOIRE
(Paris, Jeu de Paume).

Barbizon et à Marlotte; derrière le corbillard qui emportait EUGÈNE DEVERIA au cimetière on eût pu réunir cette année-là :

« MM. COROT et COURBET, THÉODORE ROUSSEAU et DAUBIGNY, JULES DUPRÉ, NARCISSE DIAZ, OCTAVE TASSAERT, MILLET, CALS, DAUMIER, DEHODENCQ, TROYON, VOLLON, MONTICELLI, EUGÈNE LAMI, RICARD, ISABEY, LÉPINE, BOUDIN, GAVARNI, THOMAS COUTURE, PUVIS DE CHAVANNES, MANET, et une cinquantaine d'autres peintres...



« Cette digression n'était peut-être pas utile, mais je me laisse toujours aller dès que j'évoque ce temps béni,

« Je sais que STEVENS n'est pas un grand peintre, mais un charmant anecdotier; pourtant, si l'amour exclusif, la passion de la curiosité et de la collection n'interdisaient pas le mariage à ceux qui s'y livrent, c'est une femme de cet artiste qui m'eût plu.

« Je crois qu'elle n'eût pas été très intelligente, mais elle eût représenté à merveille un type que j'aime physiquement beaucoup : une femme un peu bébête, de caractère facile, grasse, parfumée, fort élégante dans une robe de Worth, couleur de rose trémière, avec un petit chapeau de fleurs sur de lourds cheveux dont le roux va du cognac brûlé à l'alezan...

« Les femmes de MANET, — je ne parle pas des demi-mondaines : Méry Laurent ou Valtesse de la Bigne, — sont d'adorables nerveuses. Lourds cheveux, grands yeux cernés, elles doivent être sujettes aux migraines et aux névralgies.

« Ce sont des brunes à peau blanche, et, au moindre malaise, leurs paupières meurtries tournent au lilas.

« Allez au Louvre, voir cette fameuse *Olympia* qui fit couler tant d'encre. Elle est sur un lit dont les draps ont les pâleurs bleutées des cachets d'aspirine ou de quinine.

« Malgré son corps nu de *blanchisseuse des Batignolles,* comme on dit, je ne m'y fierais guère. Elle a de la javanaise et de la fille en

carte. Elle est offerte et réticente, étalée et hiératique, engageante et pincée.

« Une négresse qui est à son service lui apporte un bouquet dans une collerette de papier, de la part sans doute d'un admirateur ou d'un amant qui ne doit pas être un habitué du café Guerbois.

« Je parie que si elle l'avait pris, c'eût été de la main droite, car si elle avait déplacé sa main gauche, cette toile qui fit tant crier les bourgeois scandalisés eût été lacérée, déchirée, et brûlée, au salon de 1865.

« Je crains, au début de cette communication, d'avoir égaré ceux qui pourraient s'y intéresser.

« Il ne faut jamais prendre à la lettre les affirmations d'un auteur. Je suis surtout fier des diagnostics portés ici par l'amateur de tableaux. C'est lui qu'il faut croire. Le médecin que je fus

n'a aucune prétention, et il avoue que certaines femmes lui échappent.

« Comment, en effet, ausculter celles de DIAZ et de MONTICELLI ?

« Passe encore pour les premières. Bien qu'elles aient l'air de Turques, de bayadères et d'odalisques, elles ne risquent point de mourir du choléra, ni d'aucunes de ces épidémies qui ravagent parfois l'Orient. Nul grand vizir jaloux, nul sultan mahométan ne les fera jeter du haut de la terrasse d'un palais, dans le Bosphore, cousues en un sac, car ce sont des Turques de Montmartre, des odalisques de l'Alhambra, des sultanes de boui-boui.

« C'est dans l'atelier de Narcisse Virgile DIAZ DE LA PENA, qu'elles ont pris ces oripeaux, mais, après la pose, elles vont manger les cent sous de la séance avec leur amant de cœur, et, on les voit

au *Casino Cadet*, tricotant des jambes, dans les bouillons de ce jaconas si fort à la mode, vers la fin du Second Empire.

« Voici, à présent, les apparitions de MONTICELLI, et ce n'est pas au hasard que j'écris ce mot.

« Les femmes de ses panneaux et de ses toiles viennent du fond de ses rêveries et de ses songes.

« Est-ce là de la peinture ?

« Robert de Montesquiou-Fézensac, qui adorait toutes les *Fêtes galantes*, disait : « ...Les « meilleurs tableaux à rapprocher de ce coloriste « étonnant, tous, enfants, nous les avons faits, « et je les revois dans mon souvenir. Au chaud « de l'été, nous écrasions, entre une planchette « et un fragment de vitre, lolélias, calcédoines, « géraniums, tous les tons les plus fulgurants « du jardin, et nous nous complaisions des

« heures à contempler, fascinés, les éblouissants « ensembles ainsi conçus, composés de fleurs « broyées... »

« Les formes confuses de MONTICELLI demeurent en marge de notre vie. Comment leur appliquer nos lois et nos thermomètres ?

« Elles traversent une fête perpétuelle, une apothéose de lumières et de couleurs. Blondes comme l'on est à Venise, brunes comme on peut l'être à Marseille, elles ont une chair laiteuse, ambrée et ensoleillée, de larges épaules, d'admirables cuisses, de lourdes croupes, une santé peuple, si on peut dire, et elles ressemblent toutes à de belles marchandes d'oursins, de violets, de palourdes et de rascasses, enlevées par des pirates chypriotes et des corsaires, délivrées après mille aventures fantasques, et épousées enfin, par de vieux doges, des magistrats et des

podestats de la mer, devant lesquels elles exécutent de houleuses danses du ventre, apprises à Alger et dont elles régalèrent les matelots des bouges de Majorque, de Naples et de Malaga.

« Elles sont Esther et Dalila, Judith et Salomé, les belles juives qui ont peut-être, sous une ceinture, ou un gorgerin de turquoises, aux flancs ou au sein, la croûte d'or d'un asiatique et mystérieux mal. Elles sont de gaillardes amoureuses comme il y en a dans *Boccace* et dans l'*Arétin*. des maîtresses de cardinaux et de condottieri, de Borgia et de Médicis. Elles peuvent être Laura Bentivoglio et Madame Lucrèce, Isabelle d'Este, la princesse de Bisignano, Bianca Capello, Eléonore de Tolède, Pacifica Brandano, Giulia Campaba, Lucrezia Crivelli, la princesse Paléologue, Tullia d'Aragon, la duchesse d'Urbino, les fastueuses dames des *Décamerons* florentins et des



Photo Giraudon.

MANET. - LE BALCON (détail)
(Luxembourg).

tragédies de la Renaissance italienne. Elles sont encore des Montespan et des La Vallière, dans un bosquet de Versailles; des Rosalinde, des Arlequines et des Colombines fardées sous les vieux arbres d'un parc où Watteau rêva; elles peuvent être aussi impératrice et demoiselles d'honneur, au cœur d'une corbeille d'hortensias, aux Tuileries ou à Compiègne où peignait le fade Winterhalter.

« Le médecin renonce ici à toute auscultation précise, ô feux d'artifice, jets d'eau, violons, diamants, bals masqués, bouillabaisse, pâtés en croûte, satins, citrons, brocatelles soufrées et belles femmes confuses en falbalas, sous des arbres où meurent les chandelles des lanternes vénitiennes !

« Dans l'œuvre de RENOIR, je suis attiré par les Parisiennes du *Moulin de la Galette*, et surtout par la brune jeune femme de *la loge*, car un étudiant de première année serait capable de porter un diagnostic irréfutable devant les nus de sa dernière manière. Ces peaux de fleurs et de pêches, ces corps épanouis sont joyeux et sans mystère.

« Quelles apaisantes et fraîches maîtresses seraient ces pataudes offrant, sans souci de se faire valoir, la pulpe lumineuse, le velours duveté, le satin nacré de leur dos et de leurs fesses, une tignasse d'or qui cache à moitié un visage puéril et camus dont les joues semblent piquées par une abeille.

« Ont-elles jamais porté de chemise ? Elles sont nues, naturellement, et elles n'en éprouvent aucune gêne, au contraire.

« Vautrées et paisibles, animales et candides, des bas ou un peignoir les rendraient immédiatement semblables à des filles de maison.

« Elles n'ont rien à cacher. Allez donc ausculter une belle rose grasse, sous un arbre aux branches duquel pendent des lanternes vénitiennes vert acide, citron, rose turc, fraise écrasée, dans l'or bleuâtre d'un matin de Quatorze Juillet !

« Elles jouissent d'une santé ingénue et splendide ; pourtant, le cœur, chez elles, doit laisser à désirer, l'insuffisance rénale et l'embonpoint les guettent, le cerveau est nul, mais elles sont très bien ainsi. Posséder une carnation merveilleuse vaut mieux, pour une femme, que d'avoir inventé

la poudre, et elles illustrent admirablement les vers de Rivarol qui conseillait à une jolie fille stupide et de petite vertu, d'avoir

> « *du goût comme un bon fruit,*
> *Et de l'esprit comme une rose!* »

« Les femmes de M. DEGAS n'ont pas cette heureuse plénitude, cet édénique abandon.

« Celles de RENOIR n'ont jamais vu de corset, et, vêtues, elles auraient sans doute l'air de gaillardes boniches endimanchées, un jupon criard exactement plaqué sur leur croupe ronde, un ruban de velours noir à leur cou laiteux, et, sur leurs blonds cheveux toujours défaits, un chapeau de paille garni de coquelicots, de bluets et de pâquerettes.

« Les modèles de M. DEGAS, au contraire, sont gênés d'être sans voiles. Elles ne sont pas nues, le mot ne serait pas juste ici, elles sont déshabillées, et, s'essuyant dans leur tub, une jambe hors de la baignoire, cherchant leur bas ou leur

chemise pendus au dossier d'une chaise, elles ne songent qu'à se revêtir. L'air leur donne la peau de poule.

« Le prodigieux, l'impitoyable anatomiste que fut ce maître a facilité la tâche du médecin. Voici une femme qui se frotte. Aux frissons et au dessin de son dos, on la connaît toute : rachitisme, chlorose, syphilis héréditaire.

« Ailleurs, elle est penchée, elle prend son peignoir de bain jeté sur un siège, et l'on voit tout de suite que certaines glandes n'ont pas fonctionné, les muscles des cuisses sont parfaits, mais ceux du ventre ne sont pas solides. Les flancs se creusent, la paroi abdominale pend comme un paquet et l'on aperçoit les déformations du corset.

« Elle sait probablement cela, mais tout à l'heure, habillée et coiffée à la mode de 1875 ou

de 1880, elle sera très chic, elle aura beaucoup de chien, comme on disait alors, et elle ira avec quelque gandin aux cheveux roides de pommade, aux courses ou au café-concert, entendre Paulus et Yvette Guilbert, Polin et la grosse Demay à l'Eldorado ou à Ba-ta-clan, heureuse enfin, parmi les flonflons canailles de l'orchestre et les odeurs de musc, de tabac et d'absinthe qui emplissent la salle... »

« Messieurs,

« Les académies se sont, de tous temps, montrées sensibles au prestige des grands noms.

« L'artiste dont je dois encore vous entretenir était de bonne souche. Ses aïeux, qui furent de durs seigneurs et de hautains gentilhommes, avaient mené la chasse contre le pape Innocent III et le roi de France Louis VIII. L'horrible Simon de Montfort fut tué devant la ville dont ils étaient les comtes souverains.

« De père en fils, les hommes de cette maison demeurèrent attachés à leur terroir. Ils vécurent comme on doit vivre quand on a des traditions,



Photo Giraudon.

E. DEGAS. - L'ABSINTHE
Portrait de Marcellin Desboutin
(Louvre).

dans leurs champs héréditaires et leurs bois patrimoniaux, qu'ils parcouraient à cheval, dans un tumultueux arroi de meutes et de cors, bottés jusqu'au ventre, le fouet au poing, hauts en couleurs, hargneux comme des sangliers, et n'obéissant qu'à leurs instincts de mâles autoritaires.

« Le descendant de ces meneurs d'équipages, le dernier de cette race de centaures et de veneurs, devint peintre, comme on se fait moine quelquefois, par désespoir.

« Vous avez probablement deviné, à ce préambule long, un tantinet, et solennel, qu'il s'agissait du comte Henri de TOULOUSE-LAUTREC.

« Je crois, cependant, que malgré son nom sonore et ses quartiers de noblesse, votre compagnie n'a jamais songé à accueillir cet étrange, ce douloureux, cet insolite artiste.

« Mes goûts ont, seuls, mené cette étude et je n'ai pas choisi, de parti pris, les peintres qui ne furent pas jugés dignes, de MILLET à TOULOUSE-LAUTREC, de pénétrer dans le palais académique.

« Il y eut, sans doute, à cela des raisons qui échappent aux gens du commun dont je suis, et les décisions de l'Institut ne me regardent point...



« Il ne s'agit plus ici de ramasseuses de pommes de terre et de fagots, ni de bourgeoises accoudées à leur piano, ni de belles dames parées à souhait sous les frondaisons des bois nobles.

« Lorsque les créatures de LAUTREC allaient voir un médecin, c'était à Ricord qu'elles se rendaient.

« Le comte n'avait pas coutume de faire poser des comtesses légitimes.

« Il prenait ses modèles aux *Cafés de la Place Blanche* ou du *Rat Mort,* à l'*Auberge du Clou,* dans quelques autres boîtes de Montmartre, et surtout, au *Moulin Rouge.*

« Ces dames s'appelaient Grille d'Egout, Demi-Syphon, la Goulue, la Mélinite, et elles menaient souverainement le quadrille et le chahut, de la place Clichy au boulevard Rochechouart, vers 1885.

« Je m'excuse de la parenthèse que j'ouvre ici.

« J'ai aimé cette époque presque autant que celle dont je vous ai entretenu à propos de STEVENS.

« Chaque vie a ses dates.

« En 1865 je connus l'émerveillement et l'ivresse des départs : j'avais vingt ans !

« En 1886, j'en avais quarante.

« Je franchissais la Ligne, je passais l'Equateur humain.

« Les lampions de la fête montmartroise éblouissaient le monde.

« Le seul nom du *Moulin Rouge* suffisait à dérider les vieux mylords les plus spleenétiques, et les cow-boys en rêvaient dans leurs pampas ! *Au Chat Noir*, tenu par le gentilhomme cabaretier Rodolphe Salis, le service était fait par des garçons de café costumés en académiciens et quelques jeunes poètes qui devaient, un jour, endosser pour de bon le frac brodé de palmes vertes, y récitaient des poèmes alertes et souvent cruels.

« Votre confrère de l'Académie française, M. Maurice Donnay, pourrait vous renseigner.

« Là, on vous apportait un simple bock, parmi

des cercueils, des cierges et des tentures mortuaires, et les gens de l'établissement, déguisés en croque-morts, en employés des pompes funèbres vous disaient que tout doit finir sur cette terre, d'un ton sépulcral et distrait, comme s'ils vous avaient annoncé que les journaux illustrés étaient *en main* ou qu'il n'y avait que de la bière blonde.

« Ailleurs, c'étaient des séraphins ou des diables qui servaient à boire, et les membres de l'Institut, les croque-morts, les archanges ou les démons qui empochaient vos pourboires n'étaient pas très drôles.

« La taverne moyenâgeuse triomphait.

« Partout, il y avait des salles obscures, des cheminées à hotte, des vitraux d'églises, des bahuts massifs, des escabelles et des bonnes à faire tout et le reste, travesties en truandes du

xve siècle, avec une aumônière de cuir et d'acier à leur ceinture.

« Tout cela était infiniment artistique. A distance, et pour être franc, c'était aussi un peu enfantin et je n'ai jamais apprécié énormément les chats de Steinlen et les pierrots de Willette.

« Charmante époque (1) !

« Comme beaucoup de Parisiens, j'ai poussé la porte du cabaret où Aristide Bruant accueillait les clients sans aménité. Il était vêtu d'un costume de velours, il avait un cache-nez rouge au cou, des bottes, un chapeau de chouan sur ses

(1) Si j'avais à représenter cette période comprise entre 1885 et l'Exposition universelle de 89, je peindrais une jeune femme de trente ans, grande et un peu forte, appuyée au guidon d'une bicyclette. Elle aurait une voilette de tulle à pois blancs, un corsage court à manches-gigot, une culotte bouffante découvrant de gros mollets gantés de bas noirs, de longues bottines souples, au bord d'un trottoir, devant un café de la place Blanche où l'attendrait un monsieur en paletot mastic et coiffé d'un chapeau haut de forme.

longs cheveux noirs, et il saluait, dans une langue de barrière, les bourgeois intimidés, les snobs efflanqués, les fêtards en habit de soirée, les grands ducs amusés et les provinciaux curieux et haletants.

« Chacun recevait son paquet et sa bordée d'injures. De temps en temps, le patron entonnait une de ses chansons :

« *Alle avait des magnièr's très bien,*
Alle était coiffée à la chien,
A chantait comme eun'petit' folle,
A Batignolles. »

« Cela ne valait sans doute pas les stances immortelles du *Souvenir* de Musset, mais François Coppée, que j'ai beaucoup connu, et qui s'y entendait, m'a souvent parlé du chansonnier avec admiration.

« Dans les couplets lancés par Aristide Bruant aux consommateurs qu'il malmenait, le poète des *Humbles* prisait, en artiste, ses rimes crapuleuses, ses épithètes vertes, ses mélancolies et ses colères de faubourg.

***

« Le comte Henri de TOULOUSE-LAUTREC dont je ne m'écarte point, quoiqu'il y semble, était un familier de ce cabaret.

« Je ne l'ai pas perdu de vue, mais je posais l'atmosphère, je faisais mes fonds, comme disent les peintres.

« Entre deux chahuts, j'ai examiné les femmes qu'il affectionna.

« Elles ont tout ce qu'on pouvait avoir au *Rat Mort* ou au *Moulin Rouge* aux environs de l'*Exposition Universelle.*



Photo Giraudon.

H. DE TOULOUSE-LAUTREC. - LA CLOWNESSE.
Mlle Cha-u-ka-o
(Louvre).

« Parfois dans un petit café d'habitués, on entend proclamer triomphalement par un joueur heureux qui abat ses cartes : « Quinte... quatorze et le point ! »

« La commission du dictionnaire aurait tort de ne pas retenir, adopter et entériner certaines expressions familières.

« La plupart des locutions populaires, même frottées d'une gousse d'argot, disent admirablement ce qu'elles veulent dire.

« Je n'en choisirai pas d'autre, pour mon diagnostic, que celle-ci :

« Quinte... quatorze et le point !...



« Si l'on traitait chimiquement le sang de telle

rouquine vannée peinte par TOULOUSE-LAUTREC, l'analyse ressemblerait à celle d'un de ces cocktails américains que l'artiste fabriquait à souhait, affirme-t-on, et dont il abusait.

« Cela s'équilibrerait à peu près dans ces proportions :

sérum	60
globules rouges	10
— blancs	4
syphilis	8
nicotine	4
alcool	10
tuberculose	4
fer	0
Total	100

***

« Regardez ces visages flétris et plâtrés, ces gorges basses que hausse le corset, ces maigres jambes épileptiques gantées de longs bas rouges ou noirs, dans des écumes de lingeries, toutes ces femmes damnées sont d'impénitentes vadrouilles, des teignes et des pochardes accomplies, coiffées d'accroche-cœur lisses ou de tignasses oxygénées, et obéissant aux ordres fous de leurs nerfs détraqués et malades.

« Elles sont canailles et funèbres, inquiétantes et tragiques, et l'on n'a qu'à prononcer le nom de TOULOUSE-LAUTREC pour les voir quitter le guéridon et le zinc où elles sifflaient un verre, accourir et piquer, autour de leur peintre favori, un cancan de sabbat, un infernal chahut, sous les globes laiteux qui s'allument aux arcs d'un bas-

tringue, dans un charivari de cornets à piston et de trombones.

« Ces enragées offrent cependant une résistance prodigieuse. Elles seraient capables d'épuiser rapidement les déesses de RUBENS, les impériales, les belles courtisanes de TITIEN et de TINTORET qui voudraient les suivre et partager leur existence.

« Quand, au sortir d'une boîte de nuit, elles regagnent leur *garni*, les bourgeoises de COROT se lèvent, les croquantes de MILLET sont debout depuis longtemps, et l'*Angélus* bénit le matin.



« M. Hippolyte Taine dont je n'apprécie pas énormément la critique d'art, exprima, un jour, un souhait qui est, en somme, bien timide.

« Il eût voulu voir jouer l'*Iphigénie*, de Racine, dans la Galerie des Glaces, avec les costumes de la cour. Cela ne choquerait pas trop, mais, moi, je désirerais faire interpréter le *Malade Imaginaire*, de Molière, dans le décor de la *Cagnotte*.

« On imagine mal M. *Purgon* en bonnet grec, MM. *Fleurant* et *Diafoirus* en redingotes de médecins, en cravates blanches, et les porteurs de seringues bousculant les consoles d'acajou et les petits meubles Louis-Philippe. Ce serait assez drôle et on peut ne point s'arrêter là, songer à ce que serait une représentation de *Phèdre* dans le décor d'un salon moderne.

« Je trouverais cocasse d'écouter *la fille de Minos et de Pasiphaé* montrant ses jarrets d'héroïne dans des bas de soie champagne, en robe courte de crêpon turco-corail, coiffée à la Montparno, et *Thésée* son époux, en jaquette de maître

de forges, et Hippolyte, avec un veston cintré de gigolo, une raquette de tennis sous le bras, et un journal de sports sortant à demi de sa poche.

« Tout ceci pour avouer que j'ai souvent rêvé d'une chose plus étrange encore.

« Je voudrais voir un *Angélus* du matin peint par TOULOUSE-LAUTREC !

« Ce ne serait point le pendant de celui que légua au Louvre un M. Chauchart, amateur... éclairé, qui aimait du même amour COROT et Alphonse de Neuville, Benjamin Constant, MILLET, et surtout, surtout, Meissonier et Edouard Detaille.

« Encore une digression. Ecrire est décidément difficile à qui n'en fait point son unique souci.

« Je tiens à expliquer pourquoi je ne calligraphie pas les noms des mauvais peintres comme ceux des bons. J'ai des idées très arrêtées touchant les mots qui désignent les êtres et les choses.

« Ils vivent, ils sont une foule, un peuple immense régi par des lois précises. Ils ont leurs classes et leurs castes, leurs grandes dames et leurs poissardes, *Frangipane, améthyste, perle,* par exemple, sont des duchesses légitimes; on entend bruire leur traîne de soie et de satin, on voit briller leurs bijoux et leurs bagues, on res-

pire leur parfum. *Casserole, marmite, coiffe,* sont de bonnes ménagères, honnêtes et robustes, qui ont des mains rouges et des sabots, et qui font sauter l'omelette et coupent des tartines pour les mioches. *Prune, guigne, cerise, groseille,* sont de fraîches jeunes filles campagnardes, de rustiques beautés villageoises, aux rubans bleus, roses et verts, en corsages de quatre sous. *Tabatière, mante, chaumine,* sont d'humbles aïeules qui se chauffent au soleil d'automne, assises sur une meule brisée, au-dessous de la treille où bourdonnent les dernières abeilles sur les grains oubliés des raisins; et *gifle, gueule, trogne,* sont de massives harengères aux poings sur les hanches.

« Il ne se passe point de semaine que je ne reçoive, ayant une petite réputation de curieux, quelque carton qui me convie à visiter une exposition de peinture, dans une galerie de marchand.

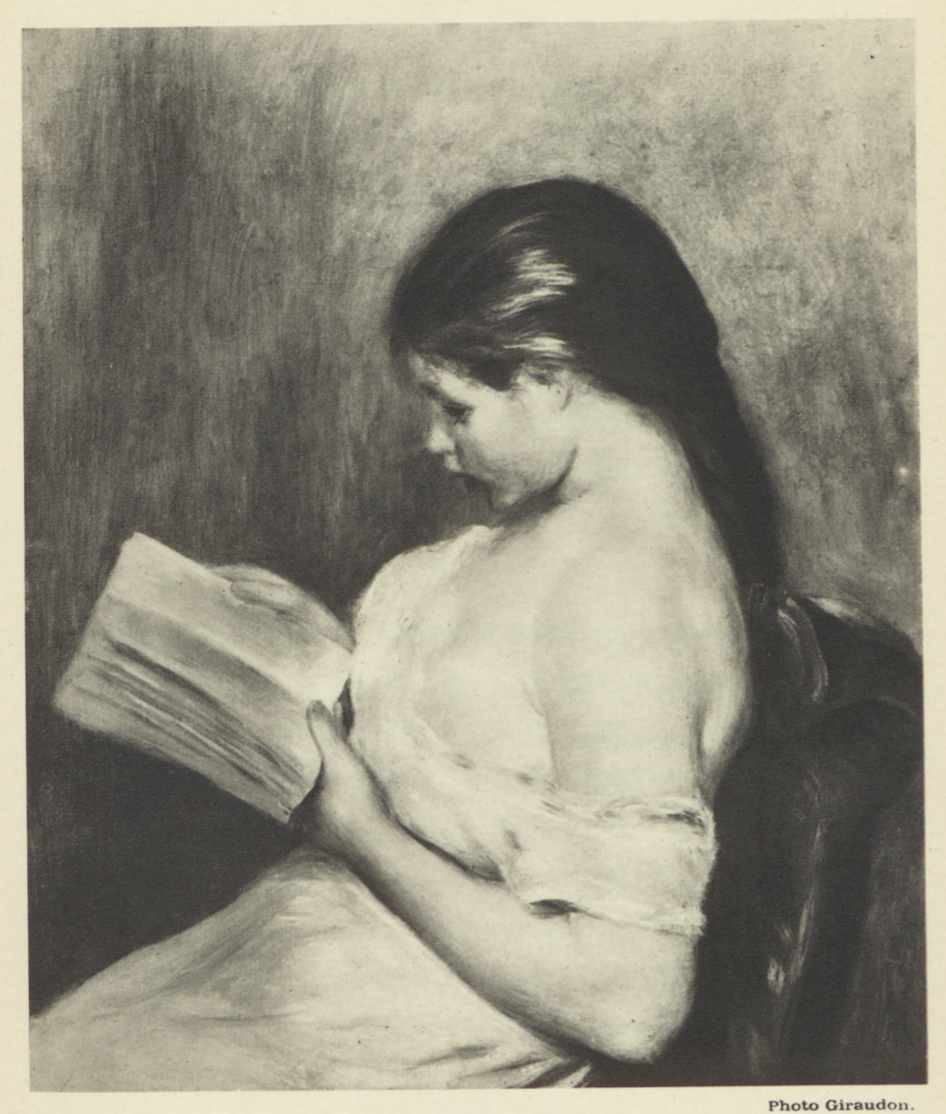


Photo Giraudon.

RENOIR. - LISEUSE
(Paris, Collection Fukushima)

« Je suis obligé de relire, car tout y est indistinctement imprimé en caractères ordinaires.

« Cela se compose à peu près ainsi :

« exposition d'octobre, galerie moderne, rue
« de seine, œuvres récentes de thomas legros :
« paysages; jeanne à sa toilette; natures-mortes;
« marguerite, étude de nu; portraits de fernand
« rateau et d'ernest jean, etc... »

« Ce texte ainsi typographié est étrange et plat. Je m'amuse à écrire à côté : Virgile, Ronsard, Vinci, Hugo, Musset, Rembrandt, Poussin, selon la méthode nouvelle, et je demeure effaré, comme si j'avais diminué, amoindri, insulté ces grands poètes et ces grands peintres, car cela donne : virgile, ronsard, vinci, hugo, musset, rembrandt, poussin !... Les lettres majuscules, les capitales sont un luxe dont on ne peut se passer.

« Sans elles, les petits caractères forment une foule anonyme, un paysage compact et morne, une plaine d'où rien n'émerge, une glèbe épaisse, un labour aux sillons monotones.

« Elles sont les collines et les pics de la typographie et de l'écriture, les panaches de fumée montant d'un toit, des clochers et des peupliers élancés.

« Les vieux copistes appliqués, patients et pieux les chérissaient, les enluminaient avec amour, lâchant, quand ils les rencontraient, leur calames chargés d'encre noire. Ils les honoraient d'outre-mer, de pourpre et d'ors glacés, peignant des figures, des ornements, des tours ou des bouquets dans leurs boucles, faisant grimper des fleurs autour de leurs jambages, et ils les traitaient avec plus de cérémonie que ce marchand qui m'invite à venir admirer : « mademoi-

« selle jeanne à sa toilette, mademoiselle mar-
« guerite et messieurs fernand rateau et ernest-
« jean peint par mr. thomas legros. »

« On comprend maintenant pourquoi j'écris COROT ou MANET en capitales et Detaille en caractères plus humbles.

« Il est temps de revenir tout de même, à l'*Angélus* dont je parlais plus loin.

« Dans ce tableau que l'on ne peut qu'imaginer, il n'y aurait certes pas d'évangéliques frissons sur un calme paysage que Dieu éveille, aucun bois mystérieux et recueilli, nul champ religieux, immobile sous la bénédiction envolée de la cloche rustique.

« On serait à Paris, bien entendu, au bord d'un trottoir mouillé par la bruine, devant le *Clou* ou le *Rat Mort*, dans un petit jour grelottant et sinistre comme il s'en lève sur les exécutions capitales.

« Un chiffonnier serait penché sur une poubelle, un couple de fêtards attendrait un fiacre désolé

qu'on apercevrait au fond de la rue embrumée, et derrière eux, un garçon de café aurait fini de balayer au ruisseau des bouchons, des écailles d'huîtres, un gros bouquet de fleurs meurtries, souillées, mortes après quelques heures passées dans cet endroit.

« Ce serait tout, mais il faudrait sentir que les *angélus* sont, de la Villette à Ménilmontant, de Montmartre à Montrouge, sonnés par des bedauds qui ont déjà bu la goutte et qui fument leur première pipe; qu'avant d'être au terme de leur mélodieux voyage où ils arrivent filtrés par les ouates des brouillards, épurés à travers des entonnoirs d'azur, clarifiés et décantés, ils ont pénétré dans les chambres où dormaient des épiciers, des antiquaires, des calicots, des libraires, des escarpes, des jeunes filles à marier, des rentiers et des sergents de ville, des auteurs dramatiques,

des bouchers congestionnés, des actrices, de grosses dames, des terrassiers, des soldats, des marchands de cartes transparentes, des apôtres chimériques, des alcooliques, des nouveau-nés et des mourants...

« Souhaitant clore mes consultations et en finir avec ces diagnostics, je me suis rendu dans une maison amie, malgré les goûts artistiques de ceux qui l'habitent.

« Une vieille affection qui remonte à l'enfance m'y ramène, mais tout m'y choque.

« Le mobilier est celui d'un riche bourgeois de l'avenue de Villiers aux derniers jours de la présidence de Félix Faure. La porte franchie on se croirait en 1899... La République n'a que vingt-huit ans, mais sa maturité précoce est celle d'une déesse; sa croupe, ses épaules et sa gorge à peine cachées par un voile tricolore sont celles d'une robuste figure de MICHEL-ANGE.

« Après avoir vu passer M. Thiers qui collec-

tionnait des copies de tableaux célèbres; le maréchal de Mac-Mahon qui ne devait pas comprendre grand'chose à la peinture; le parcimonieux M. Jules Grévy que les Beaux-Arts ne passionnaient pas du tout, elle sous-loue l'Élysée à Sadi Carnot, puis à Félix Faure dont les goûts artistiques furent certainement fort médiocres.

« Quand la République qui est coiffée à la façon de Mlle Cléo de Mérode s'habille, elle ressemble alors à une gravure de mode que je trouve dans un journal du temps, avec les explications de la couturière.

« Elle va au Grand Prix, à Longchamp, dans la daumont élyséenne que conduit le piqueur Montjarret; elle va aussi au Vernissage du Salon que préside M. Edouard Detaille.

« Je retrouve toutes ces images qui ne sont que d'hier et qui pourtant datent déjà terriblement,



Photo Giraudon.

G. COURBET. - LA SOURCE
(Louvre).

quand je dîne chez mes amis de l'avenue de Villiers.

« Il y eut, dans la famille, un général.

« Ce divisionnaire et sa femme furent portraicturés par Joseph-Léon Bonnat, et les murs du salon offrent une ribaude devant une hôtellerie où font halte des cavaliers de Meissonier; un portrait en pied par Carolus Duran qui s'appelait, en réalité, Charles et Durand; une toile de Boldini; une nymphe de William Bouguereau, entourée d'un vol de papillons, et une composition, — j'allais dire un duplicata, — de Henner.

« Je les connais, hélas! depuis trente ans, toujours à la même place, bien éclairés, dans la gloire toujours neuve et rutilante de leurs cadres trop dorés, mais je n'avais jamais songé à les examiner à un point de vue purement médical.

« Je me suis approché de la figure de Henner.

« Elle était fort rousse et je croyais surprendre un léger fumet d'écureuil. Rien, aucune odeur ! J'ai voulu prendre sa température intérieure. Elle m'offrait son dos, comme le font souvent les modèles du peintre alsacien, et la chose a été facile.

« Mon thermomètre n'a rien enregistré. Je l'ai retiré glacé, et, comme la ribaude de Meissonier riait à pleines dents aux houzards astiqués et fourbis, je le lui ai mis dans la bouche.

« Si l'on pouvait évoquer devant un portrait de M. Jules Grévy qui ressemblait à un vieux pharmacien ou à un receveur d'enregistrement à la retraite, la dure et hautaine silhouette de Philippe IV, roi d'Espagne, on pourrait comparer Carolus Duran à Rodriguez de Silva y VELASQUEZ.

« J'ai examiné quelques grandes dames qu'il peignit.

« Elles sont imposantes, massives, et malgré tout le tralala de leurs toilettes elles ont souvent quelque chose de guindé et d'officiel.

« Devant elles, je songe à leur mari. Ils n'ont pas toujours habité Paris. Je vois un premier article dans un journal de province, une pre-

mière réunion publique dans une salle d'école, puis un député qui part pour la capitale avec sa jeune femme costumée à la mode 1878. La locomotive sifflait devant la maison de notaire du beau-père... le soleil de cinq heures en faisait étinceler les panonceaux de cuivre... les platanes, près de l'octroi étaient enfarinés de poussière blanche... la silhouette d'un électeur influent disparaissait... Paris !... La Chambre !...

« Un peu de timidité bien excusable d'abord... La voix qui sonnait fort au balcon du *Cercle Radical* hésitait ici devant l'Assemblée des représentants... on désignait les ténors : Clemenceau, qui avait des cheveux noirs et une moustache de menuisier, comme dans son portrait par Rafaelli; Camille Pelletan, barbu comme un capucin; Waldeck-Rousseau, élégant et glacé; Charles Floquet, qui portait haut sa large tête de jurispru-

dent romain et qui semblait avoir hérité les redingotes de Gambetta...

« Quelques années passaient... le jeune député s'asseyait au banc des ministres... Il inaugurait une exposition... une pluie fine perlait en rosée aux feuilles d'or du képi d'un général assis à ses côtés...

« Le Tzar et la Tzarine étaient les hôtes de la France », et Madame, dans une robe de « chez Worth », sa première robe fastueuse, dînait à l'Elysée avec les souverains, le Président, les membres du Gouvernement, quelques diplomates, des académiciens, et des militaires.

« Ses épaules grasses, que seul son mari avait vues, brillaient entre la pourpre du nonce apostolique et le frac à palmes vertes d'un vieux romancier dont les œuvres l'avaient enchantée, autrefois, en province.

« Elle avait enfin posé dans l'atelier romantique de Carolus Duran qui peignait debout, un large bracelet d'or au poignet, le torse moulé dans une vareuse rouge de bonne coupe, splendide comme un dompteur, l'air d'un Mounet-Sully crépu, l'air cavalier, tzigane, écuyer, artiste, avantageux...

« Mes amis de l'avenue de Villiers ont cru aussi à Boldini, le peintre des élégances parisiennes, comme on disait. Le portrait qu'ils possèdent représente une longue et maigre dame crispée et chiffonnée. Elle paraît vêtue de tulles mouillés qui s'effilochent. Ses bras sont minces et ses mains trop longues.

« C'est une tuberculeuse guérie. Elle a eu l'influenza, et je suis sûr que si je pouvais soulever sa jupe légère, je verrais, sur ses cuisses, les piqûres laissées par l'aiguille d'une seringue à morphine. Elle est intelligente. Elle lit le *Disciple* que M. Paul Bourget vient de publier. Elle aime Ibsen, Tolstoï, le théâtre libre, Oscar Wilde, et elle trompe son mari de cinq à sept dans une garçonnière de Passy où il y a des meubles art nouveau, une affiche encadrée de Chéret, des chats de Steinlen, des chardons et des monnaies

du pape dans un pot de grès flammé, des vases de Gallé, et des photographies sous verre qui reproduisent certains tableaux des préraphaélites anglais : Burne-Jones et Dante Gabriel Rossetti, qui sont peut-être des poètes, mais que je tiens pour les plus mauvais peintres du monde...



Photo Neurdein.

BOUGUEREAU. - LA NAISSANCE DE VÉNUS
(Musée du Luxembourg).

« J'ai jugé inutile d'ausculter la nymphe de William Bouguereau qui fut de l'Institut, et deux fois plutôt qu'une.

« De grandeur naturelle, elle s'offre de face, allongée et les yeux mi-clos. Elle est glacée, fignolée et blaireautée à souhait.

« De chez quel coiffeur, de chez quel pédicure sortent sa tête où pas une mèche n'est en désordre, ses pieds aux ongles polis ? De quel musée Grévin vient-elle ? Quelle pâte épilatoire l'a ainsi débarrassée de tous « les duvets superflus », comme disent les annonces et les réclames ? Pourquoi ne cache-t-elle pas, comme une chose honteuse, son ventre chauve sous quelque voile ?

« Devant sa nudité lisse, de vieux vers de Théophile Gautier chantent dans la mémoire.

« Ils sont, comme le prétendait le bon et truculent Théo, à l'usage des hommes deux fois majeurs, mais les membres de l'Institut qui ne les connaissent sans doute pas, peuvent les entendre.

« Ce poème qu'on ne trouve pas dans les œuvres complètes du vieux romantique est intitulé : *Musée Secret,* et Paul de Saint-Victor qui l'admirait fort dit quelque part : « La strophe « n'est pas écrite, elle est pétrie dans la pâte et « dans l'huile du TITIEN et de CORRÈGE. Le « *musée secret* est le dernier mot de la beauté plas- « tique... sur des vers pareils à ceux-ci, un duc « italien du XVIe siècle lui aurait donné cent mille « ducats et un sérail pour atelier, et le roi d'Es- « pagne lui aurait envoyé la Toison d'Or... »

« Voici la merveille :

Des déesses et des mortelles
Quand ils font voir les charmes nus,
Les sculpteurs grecs plument les ailes
De la colombe de Vénus.

Sous leur ciseau s'envole et tombe
Ce doux manteau qui la revêt,
Et sur son nid froid la colombe
Tremble sans plume et sans duvet.

O grands païens, je vous pardonne ;
Les Grecs, enlevant au contour
Le fin coton que Dieu lui donne,
Otaient son mystère à l'amour.

Mais nos peintres tondant leurs toiles
Comme des marbres de Paros,
Fauchent sur les beaux corps sans voiles
Le gazon où s'assied Eros.

Pourtant jamais beauté chrétienne
N'a fait à son trésor caché
Une visite athénienne,
La lampe en main, comme Psyché.

Au soleil tirant sans vergogne
Le drap de la blonde qui dort,
Comme Philippe de Bourgogne
Vous trouveriez la toison d'or ;

Et la brune est toujours certaine
D'amener au bout de son doigt,
Pour le diable de La Fontaine,
Ce fil tors que rien ne rend droit.

Aussi j'aime tes courtisanes,
Amant du vrai, grand Titien,
Roi des tons chauds et diaphanes
Soleil du ciel vénitien.

Sous une courtine pourprée
Elles étalent bravement,
Dans sa pâleur mate et dorée,
Un corps vivace où rien ne ment.

Une touffe d'ombre soyeuse
Veloute sur leur flanc poli,
Cette envergure harmonieuse
Que trace l'aine avec son pli.

Toi seul fais sous leurs mains d'ivoire,
Naïf détail que nous aimons,
Germer la mousse blonde ou noire
Dont Cypris tapisse ses monts ;

Et la tribune de Florence
Au cant choqué montre Vénus,
Baignant avec indifférence
Dans un manchon ses doigts menus,

Tandis qu'ouvrant ses cuisses rondes
Sur un autel d'or, Danaé
Laisse du ciel, en larmes blondes,
Pleuvoir Jupiter monnayé.

Maître, ma gondole à Venise
Berçait un corps digne de toi,
Avec un flanc superbe où frise
De quoi faire un ordre de roi !

Pour rendre sa beauté complète,
Laisse-moi faire, grand vieillard,
Changeant mon luth pour ta palette,
Une transposition d'art ;

Et poète trempant ma phrase
Dans l'or de tes glacis ambrés,
Comme un peintre montrer sans gaze
Des trésors par l'amour ombrés.

Que mon vers dans la rouge alcôve,
Sur la blancheur de ce beau corps,
Ose plaquer la touche fauve,
Qui luit du ton bruni des ors,

Et qui rappelle, ainsi posée,
L'Amour sur sa mère endormi,
Tachant de sa tête frisée
Le sein blanc qu'il cache à demi.

Sans que la Muse s'en courrouce,
Avec sa fleur offrons aux yeux,
Comme une pêche sur la mousse,
Plaisir, ton fruit mystérieux;

Pomme authentique d'Hespéride,
Or crespelé, riche toison
Qu'aurait voulu cueillir Alcide
Et qui ferait voguer Jason.

O douce barbe féminine,
Que l'Art toujours voulut raser,
Sur ta soie annelée et fine,
Reçois mes vers comme un baiser!

Car il faut des oublis antiques
Et des pudeurs d'un temps châtré
Venger par des stances plastiques,
Grande Vénus, ton mont sacré.

« La pudeur se niche d'habitude aux endroits où elle n'a rien à faire.

« Pourquoi depuis les siècles des siècles et jusqu'à celui-ci les peintres ont-ils :

« *Fauché sur les beaux corps sans voiles*
Le gazon où s'assied Eros ? »

« Tous, pourtant étaient chevelus comme des mérovingiens, et certains se permettaient une barbe à tous crins afin de scandaliser le bourgeois au menton glabre, mais aucun, même parmi les plus hardis, ne se hasarda à peindre la toison secrète que veut venger le Poète.

« J'ai connu un colonel qui avait la phobie du

poil et qui prescrivait, à son rapport, de faire tondre chaque semaine, au dernier cran de la tondeuse, tous les fantassins de son régiment.

« Il eût dû témoigner d'un peu d'indulgence, car il portait une barbe de zouave, ses sourcils étaient aussi touffus que des moustaches, ses cheveux drus ressemblaient à une brosse et il avait les mains velues...

« Les peintres de la dernière génération n'ont pas cette académique pudeur qui retint tous les vieux maîtres, et Sa Majesté, le roi d'Espagne pourrait leur conférer la Toison d'Or...

« Comme le vieux romantique, j'ai moi aussi mon musée secret.

« Dans les cartons et parmi le bric-à-brac où je cherchais des dessins et des peintures de femmes j'ai trouvé parfois d'anciennes photographies. Reflets jaunis, fanés et souvent à demi effacés de corps qui furent jeunes, vivants et beaux, je les ai toujours emportées avec une certaine piété.

« Le malheur est que ma collection ressemble un peu à celles que vendent en se cachant des sergents de ville les garçons délurés qui peuvent indiquer aux Américains du Nord ou du Sud en visite à Paris, les adresses des lieux de plaisir.

« Pourtant, les jeunes femmes de petite vertu qui posèrent devant l'appareil y sont seules et le

méthodiste le plus rigoureux ne pourrait m'accuser de pornographie.

« J'ai sauvé ces reflets comme d'autres sauvent des échos et des voix.

« Vous savez probablement qu'au-dessous de l'Opéra, plus bas que les caves où de noires machines monstrueuses fabriquent, les soirs de représentations, les bleus électriques, immatériels et vaporisés, les roses d'aurore et les rayons de lune qui argentent et féerisent sur la scène un perron d'hortensias, un balcon chargé de glycines, la clairière où rêve un héros, le bras de Rosine, la gorge de la Walkyrie ; plus bas encore, près d'un lac souterrain, il y a un caveau que ferme une lourde porte rouge. On y conserve, captives dans des rouleaux de phonographe, les voix des cantatrices et des chanteurs célèbres.

« Les neveux de nos arrière-petits neveux

pourront entendre, grâce à cette précaution, nos artistes contemporains, lorsque ceux-ci seront devenus « ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue... »

« C'est là une belle idée, mais hélas ! depuis l'année 1877 beaucoup de voix se sont tues qu'on aurait pu sauver et le plus merveilleux du trésor est à jamais perdu. Qui nous rendra les magiques incantations des sirènes, la chanson de Cléopâtre, le rire de Phryné, les voix de Platon et de Virgile, les adieux de Roméo à Juliette, le cor de Roland, le tonnerre de Danton, les sanglots de Musset, toutes les voix, tous les accents qui s'en sont allés où vont les cris des oiseaux qui meurent et l'âme des vieux Stradivarius brisés ?

« Mais l'étonnant sorcier que fut VILLIERS DE L'ISLE-ADAM a écrit là-dessus d'incomparables pages...

« Pourquoi mes photographies m'ont-elles fait songer au phonographe et les reflets de ces corps disparus à l'écho des voix envolées ?

« Si je faisais métier d'écrire et si je possédais le don sacré, je fuirais les grandes routes, la pompe et l'ordonnance des avenues rectilignes et je ne sais rien d'amusant comme ces auteurs qui s'échappent perpétuellement dans les petits sentiers, prennent par la traverse, s'enfoncent sous la feuillée, se confient à des raccourcis et à des raidillons, sans raison, ne suivant que leur humeur et leur fantaisie.

« Ce sont mes préférés. Je n'aime pas les barons Haussmann de la littérature, solennels, sans surprises, nets, ennemis des recoins, des culs-de-sac et des ruelles.

« Je reviens tout de même aux images de mon musée secret. J'en épingle d'ailleurs deux ou

trois à ce mémoire, et, seuls, les esprits mal faits s'en offusqueront.

« Voici une dame qui, vêtue, pourrait être une grasse bourgeoise de STEVENS, un modèle de MANET, aux environs de 1875.

« Cette croupe poulinière, ces formes généreuses pourraient appartenir aussi à une de ces Sources callipyges que peignit GUSTAVE COURBET.

« J'en possède beaucoup. La photographie si longtemps dédaignée par les artistes est un art. J'en connais qui ont été prises en Océanie et qui sont des tableaux de GAUGUIN, d'autres qui ont pour décor la place de la Bourse ou l'avenue du Bois, un café ou un square et qui sont des Constantin Guys, des croquis de petits-maîtres, des Victor Adam, des Compte-Calix, des Grevin, des Ladreyts et des Henri Somm.

« J'ai des brunes de maisons closes qui ressemblent à des GOYA, des blondes efflanquées qui sont déjà des TOULOUSE-LAUTREC, et j'ai souvent collé contre un châssis, une photographie de femme prise à l'époque dont datait la toile.

« Ce sont là d'inestimables documents malheureusement fragiles, mais je peux rêver pendant des heures sur ces photographies d'inconnues et cela m'émeut comme une romance populaire, une de ces rangaines sentimentales moulues par un orgue de Barbarie.

« Quelle mélancolie ! Une photo fanée de femme qui fut jeune et belle sous la présidence de M. Thiers. Son sourire de circonstance, ses hanches, ses secrets, ses mollets gantés de bas blancs !...



UNE FEMME QUI FUT JEUNE ET BELLE
(Sous la Présidence de M. Thiers).

« En rendant visite à un de mes jeunes amis de Montparnasse, j'ai ausculté l'autre jour une demoiselle dont il faisait une étude, une habituée du café de la Rotonde ou du Dôme.

« Beaucoup, qui en sont restés aux descriptions d'il y a vingt ans, imaginent sans doute autrement un atelier.

« Les romanciers qui nous faisaient pénétrer chez un artiste décrivaient avec une minutie de commissaires-priseurs ce qu'ils voyaient, et montraient, sous le plafond vitré d'un hall, tout un pittoresque entassement de bric-à-brac. On apercevait dans ce fouillis des poufs de cocotte et des divans de grand vizir au-dessus desquels s'épanouissaient des panoplies. Des hallebardes sou-

levaient des portières de damas; il y avait d'énormes fauteuils où s'étaient assises des altesses lombardes, des cathèdres gothiques de prieur, de magnifiques cadres, des bahuts, des statues, des faïences, des tapis persans, des verreries de Venise, une armure complète, des plantes vertes et une loggia à l'italienne.

« Au milieu de tout cela, l'artiste posait, palette au poing, en vareuse écarlate, avec une frange de cheveux sur le front et une barbiche pointue.

« C'était ainsi qu'on voyait l'atelier classique de l'ancien prix de Rome qui allait, de Salon en Salon, vers l'Institut, en faisant des portraits de duchesses et en peignant de grandes scènes pleines de mousquetaires, d'inquisiteurs ou de Romains héroïques...

« Ici, dans un angle, un divan recouvert d'une

perse gaie, mais il n'était pas là pour le décor. C'était le lit de l'artiste. Rien d'inutile. En 1926 la place est mesurée aux locataires. La pièce tenait de la cellule et du laboratoire. On ne devait guère y flâner dans la journée, et ce n'était pas là qu'on devait fumer avec nonchalance des pipes turques, dans une demi-obscurité favorable à la paresse.

« Un voisin entra sans frapper. La clef était sur la porte.

« Le hasard ne pouvait mieux me servir. J'étais devant deux générations de peintres.

« Le nouveau venu devait avoir dépassé la cinquantaine; il avait un feutre à larges bords, une vareuse et un pantalon qui était vaguement à la houzarde. On comprenait que le destin brillant de Carolus Duran, par exemple, devait être ce qu'il souhaitait dans la vie, et il portait une

courte barbe de chef arabe, comme les peintres de 1880. Il alluma une cigarette qu'il roula lui-même, et il était amer, il avait la tristesse des vieux artistes qui n'ont pas réalisé et qui s'en aperçoivent alors qu'il est trop tard.

« Toute cette peinture moderne le troublait, bouleversait ses idées. Les antiques canons qu'on lui disait sacrés n'étaient donc pas éternels ? Rome avait menti ?... Il ne comprenait rien à ces études violemment esquissées, à ces natures mortes de guingois, à ces portraits qui ne montraient que l'essentiel d'un visage et dans lesquels il sentait tout de même une force qui lui échappait.

« D'une génération finie, il était devant ces œuvres comme un respectueux élève de Paul Delaroche devant une ébauche de DELACROIX, comme un pompier qui regarderait un incendie.

« Pourquoi son jeune confrère vendait-il ses

toiles, pourquoi était-il déjà presque célèbre ? Il ne saisissait pas très bien, il ne comprenait pas qu'il était hors de la vie, du côté des médailles et des concours, qu'il copiait depuis trente ans des poncifs glacés, et que, même imparfaite, cette peinture qui l'effarait apportait du nouveau.

« On n'avait imprimé son nom qu'une seule fois, dans un journal, à propos d'une récompense obtenue à un Salon officiel. La toile primée avait été son chef-d'œuvre et il en avait fait don au musée de la sous-préfecture où il naquit.

« C'était un tableau qui tenait peut-être plus de la photographie que de la peinture : un troupeau à l'abreuvoir. On y voyait des moutons dodus, une bergère d'opéra, fraîche et trop jolie, et aucun détail n'avait été omis : ni le clocher du village, dans le lointain, ni les fumées vaporeuses des toits, ni la neige rose des amandiers en fleurs.

« Tout y était et il n'y avait rien ! C'était un bon devoir... pas une faute de métier, mais pas une goutte de sang et pas un battement de cœur.

« Il possédait sous des platanes et des figuiers, près de la mer, une petite maison au soleil, mais il restait là par paresse.

« Il aimait ce quartier, ces boulevards qui portent des noms de grandes routes françaises, des routes à carrosses et à diligence : avenue du Maine, avenue d'Orléans, avenue de Châtillon; ces impasses pleines d'ateliers, l'aspect un peu provincial de ce coin de Paris, le boulevard du Montparnasse, la rue Boissonnade, la rue Campagne-Première, pleines de peintres, ces cafés où l'on expose des tableaux. Il avait sa table retenue aux *Iles Marquises* et il tutoyait toutes les petites filles qui posent des baigneuses et des nymphes.

« Il nous quitta.

« Je regardai le jeune artiste. Son pantalon avait un pli droit; son veston était de bonne coupe; sur un fauteuil, son chapeau était posé sur deux ailes modérées, nulle bizarrerie de tenue.

« — Deux écoles ! eût dit M. Bergeret.

« — Savez-vous ce qu'il peint à présent ? me demanda-t-il, en songeant au vieux voisin qui venait de sortir : des mousquetaires devant une hôtellerie Louis XIII !

« Un rabbin à turban jaune de REMBRANDT, une dogaresse de TITIEN, un seigneur de VÉRONÈSE, une dame de WATTEAU, on peut se mettre à genoux devant cela, mais, en 1926, peindre des émirs et des doges, des colonels bonapartistes conduisant, le sabre haut, une charge de cavalerie, des tartines historiques, des Blanche de Castille et des Socrate buvant la ciguë, non, non et non !...

« Comment voulez-vous que je peigne une culotte zinzolin, des bas framboises, des bottes à entonnoirs, quand je suis là, avec mon pantalon gris, à petits carreaux, mon bon pantalon contemporain, si j'ose m'exprimer ainsi ?...

« Ce garçon que vous avez vu est un vaincu qui ne s'est pas battu, un fuyard... Il eut une conception enfantine et romantique de la vie et de la peinture. Être peintre, porter des chapeaux pointus, de longs cheveux, culotter des pipes en respectant les maîtres, et laisser sur le quai les grisettes de Mürger et de la bohème galante pour aller se faire sacrer à Rome après avoir obtenu le premier grand prix... Voilà... Les choses ont quelque peu changé...

« La porte s'ouvrit, un éclat de rire sonna.

« — Bonjour, mon vieux... j't'ai fait poser ?... Pas pu arriver plus tôt... Chose, tu sais, le peintre



Photo Giraudon.

MAILLOL. - DESSIN
(Tombola des Artistes pour les Sinistrés du Midi.)

brésilien, m'a emmenée déjeuner au Moulin de la Planche, dans sa Rolls-Royce... On a rencontré un tas de types... Me v'là...

« Devant nous, dépouillée en un tour de main de sa robe, la jeune fille qui servait de modèle à l'artiste, s'allongeait déjà sur la perse à fleurs du divan.

« Elle était très brune, avec un profil aigu, un visage ocre et de courts cheveux plaqués, collés et massifs.

« — Tu as eu tort de te déshabiller, dit le jeune homme. Je t'ai attendue et je ne suis plus en train. Nous travaillerons demain. Je dois sortir avec le docteur Rouan...

« D'un bond elle fut près de moi.

« — Chic ! fit-elle, vous allez m'ausculter. Je ne suis pas très bien justement.

« Je dus m'exécuter.

« Sa peau chaude sentait la violette, le musc, la fourrure, et, comme celle de Salammbô, « une autre odeur encore ».

« — Habillez-vous, mon enfant, lui dis-je lorsque je l'eus examinée. Vous n'avez rien, ou, plus exactement, vous avez tout ce dont souffre votre époque pour qui vivre est la plus furieuse aventure et qui cherche les dieux et les songes auxquels elle pourra croire avec un peu de tranquillité.

« Vous avez été enlevée par un Brésilien dans une Rolls-Royce, comme vous dites; vous avez mangé des hors-d'œuvre russes, du canard à la rouennaise ou une poularde comme on les fait sauter à Périgueux, des petits pois de Châteaurenard, et vous avez bu du vin de Champagne. Quel désordre, mon enfant, et quels mélanges! Vous aviez une dizaine d'années en 1914 et vous

croyez que la vie est cette frénésie et cette pagaye. Tout à l'heure, sans doute, vous fumerez des cigarettes turques en buvant quelque cocktail d'Amérique dans un café où se réunissent tous les peintres du monde : des Scandinaves dont le père a été à l'enterrement d'Ibsen; des Japonais dont les aïeux ont fait *hara-kiri*; des garçons de l'Alaska dont la mère eut en dot un territoire où les rennes couraient sur la glace; des Moscovites dont la sœur aînée connut le moine Raspoutine.

« Il m'est impossible de diagnostiquer le mal dont vous souffrirez (je crois qu'il sera nerveux), de même que je suis incapable de prévoir la forme de gouvernement qui sera installé en France vers 1996...

« Surtout ne me tenez pas rigueur de cette si vague auscultation.

« Les artistes qui font des études d'après vos

jeunes charmes ne nous voient point de la même façon.

« De la belle et svelte Française que vous êtes, ce peintre mexicain fait une de ces viragos dansant dans un bouge qui sent le bagne, à Vera-Cruz ; ce Norvégien vous allonge, vous épure et vous donne l'air dolent des modernes madones modiglianesques.

« Soyez rassurée, mon enfant, et allez vivre, puisque vous avez vingt ans, votre printemps fiévreux...

« Nous sortîmes ensemble. En traversant la petite allée où le crépuscule parisien essayait de faire un rêve tranquille de chemin creux, nous vîmes contre la baie vitrée d'un atelier de sculpteur, une statue qui se rhabillait, une belle fille qui avait gardé la pose et qui couvrait d'une chemise rose ses épaules pantéliques et ses reins de marbre. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Maintenant, je veux avouer à la fin de cet ouvrage qui paraîtra, sans doute, bizarre, ce que j'aurais dû confesser en commençant, et parler d'un dessin décrit seulement par M. Ferdinand Bac dans son très beau livre sur l'Allemagne romantique.

« L'idée de cette étude a dû naître en moi, il y a longtemps, au cours d'un voyage que je fis au printemps de 1878. J'avais accompagné un poète qui croyait encore que la Lorelei chantait au clair de lune sur les roches écumeuses du vieux Rhin. Il aimait l'antique Germanie des chênes séculaires, des doux buveurs de bière, le pays des philosophes nébuleux et des musiciens; il voulait mettre ses pas dans ceux de Gœthe,

boire dans la taverne qu'embrume la fumée des pipes hégéliennes, retrouver le docteur Faust et faire un bouquet de vergissmein-nicht et de lauriers de Weimar. Nous visitâmes la maison d'ALBERT DÜRER à Nuremberg.

« On nous y montra une lettre que le plus grand des peintres allemands avait envoyée à un médecin des Flandres et dans laquelle il demandait un conseil et des remèdes. Pour faciliter la tâche du guérisseur, il avait peint exactement son dos nu, et il l'avait marqué d'un petit signe.

« Je lus : « *Là où est le point c'est là où j'ai mal.* »

« Une grande émotion s'empara de moi. Je venait d'entrer à la Faculté mais j'en savais assez pour diagnostiquer, devant ce dos nu et ce point, que l'immense artiste auquel on doit les *Apôtres* qui sont à la Pinacothèque de Munich, le *portrait d'une jeune femme* qui est à Berlin, et celui de

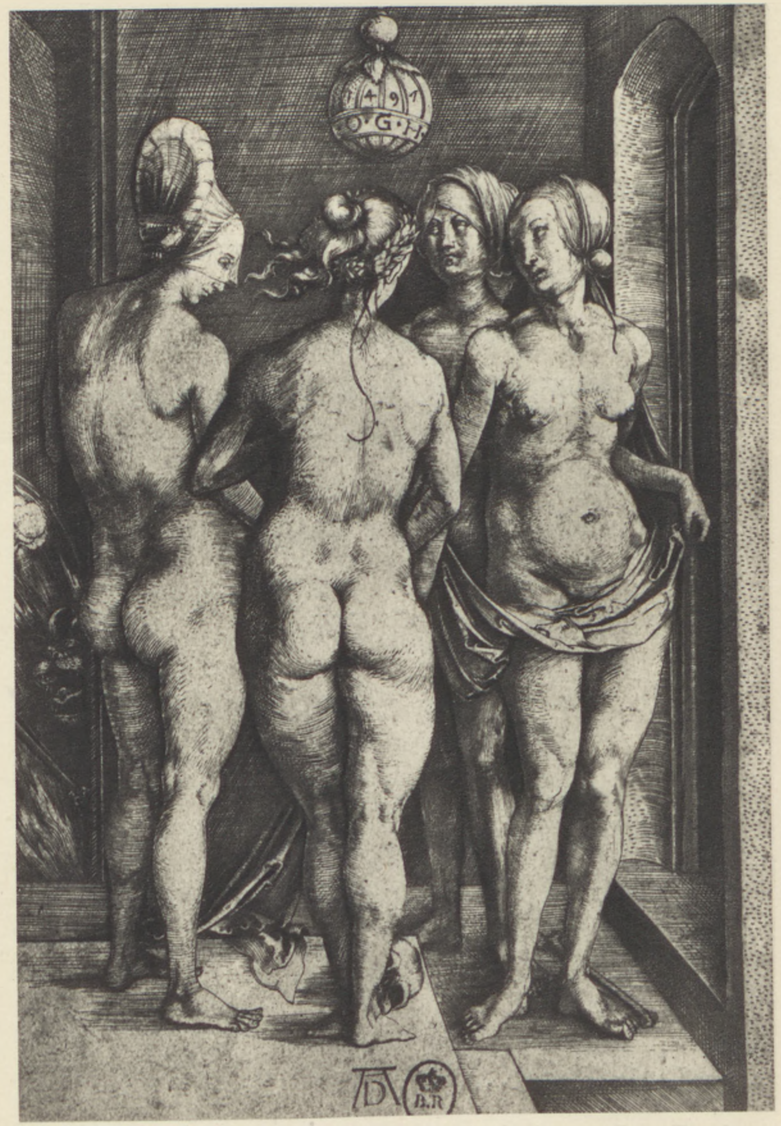


Photo Giraudon.

A. DURER. - QUATRE FEMMES NUES
(Bibliothèque Nationale)

Bernard van Orley qui est au Musée de Dresde, souffrait d'une maladie du foie.

« Le docteur flamand ne le connut peut-être pas, ALBERT DÜRER en mourut, et moi, je donnerais *la Joconde,* si elle m'appartenait, en échange de ce feuillet où l'on voit le dos du pauvre homme et l'endroit où il *avait mal,* pendant qu'il travaillait peut-être à sa *Mélancolie !* »...

. . . .

. . . .

. . . .

TABLE DES ILLUSTRATIONS

XIII. — A. STEVENS. La baignoire. *Paris, Jeu de Paume.*

XIV. — MANET. Le balcon (Détail). *Luxembourg.*

XV. — E. DEGAS. L'absinthe. Portrait de Marcellin Desboutin. *Louvre.*

XVI. — E. de TOULOUSE-LAUTREC. La clownesse, Mlle Cha-u-ka-o. *Louvre.*

XVII. — RENOIR. Liseuse. Paris. *(Collection Fukushima.)*

XVIII. — G. COURBET. La Source. *Louvre.*

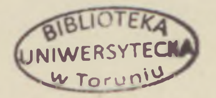
XIX. — BOUGUEREAU. La Naissance de Vénus. *Musée du Luxembourg.*

XX. — Une femme qui fut jeune et belle (sous la présidence de M. Thiers).

XXI. — MAILLOL. Dessin. (Tombola des Artistes pour les Sinistrés du Midi.)

XXII. — A. DÜRER. Quatre femmes nues. *Bibliothèque nationale.*

TABLE



——— IMPRIMÉ ———
SUR LES PRESSES DE
LOUIS BELLENAND ET FILS
A FONTENAY - AUX - ROSES
—— NOVEMBRE 1937 ——

